

L'ESOTERISME REVOLUTIONNAIRE

A. R. KÖNIGSTEIN

1996

*Aux quatre sergents de La Rochelle,
In Memoriam*

SOMMAIRE ZODIACAL

I	Lune	<i>Hécate et les Jacobins</i>
II	Mars	<i>Pan et les Culs-de-Plomb</i>
III	Vénus	<i>Ishtar et les Banlieues</i>
IV	Mercure	<i>Hermès et les Chemises Brunes</i>
V	Saturne	<i>Chronos et les Prophètes</i>
VI	Jupiter	<i>Zeus et les Voltmètres</i>
VII	Soleil	<i>Satan et les Chemises Rouges</i>

Hécate et les Jacobins

La fin de la République Solaire et le retour des Tribus Lunaires

1. — La Tradition inclut l'image de l'homme dans un schéma sacré, où il est plus que ce qu'il semble : le mortel qui ressent la temporalité écrasante, comme une sanction à tous ses efforts pour donner du sens, est en plus un être métaphysique, ayant oublié sa responsabilité et sa parenté avec les Dieux.

A partir de ce canevas, le monothéisme imagine la notion de Chute et de Faute originelle qui explique assez bien la raison de cette «désangélisation» de l'homme. Il est cependant aussi message d'espérance pour tous les croyants et postule donc, à la fin des temps, une Résurrection, le retour du Christ-Roi, du douzième Imam, qui rendront à l'homme sa Jérusalem Céleste, où il pourra enfin siéger à la droite du Père, et joindre son chant à ceux des Anges.

En attendant, il faut bien vivre, et s'organiser dans l'attente. L'institution religieuse intervient historiquement alors dans le jeu politique, car elle a droit de regard sur le mode de gestion de la vie des hommes en attente du Sauveur. Son premier souci est de rappeler aux hommes la promesse faite au début des temps et qui s'accomplira à la fin : qu'ils sont salis par la faute d'Adam, qui les a jetés dans la mortalité et la peccabilité, et qu'ils seront régénérés à la fin de l'Histoire par le retour du Sauveur.

La morale civile en ces temps est donc d'abord morale religieuse, dont les deux pôles sont sentiment de culpabilité et relégation du bonheur dans un temps à venir.

2. — Survient la désaffection du religieux pour les affaires séculaires. La morale religieuse bipolaire se laïcise. Le sentiment de culpabilité n'est plus repoussé dans un avant métaphysique, mais dans une antériorité psychologique collective, de telle sorte que

l'éducation et la civilisation apparaissent comme des correctifs d'une barbarité primitive, bien réelle, qui est celle de l'enfant et des impulsions sexuelles (Freud, mais aussi, et préférablement, Fourier, puis, par lui, Marcuse). Envie de meurtre, de volupté incestueuse, jouissance solitaire, telles sont les passions qui zèbrent l'âme du petit d'homme ou du nouveau citoyen quand il n'a pas encore connu l'Œil Social — véritable succédané de celui d'Abel —. La civilisation se fait donc contre les premiers assentiments sexuels, dans une jugulation de l'érotisme et dans l'apprentissage de la retenue. Il s'énonce ici toute une éthique de la contrainte et du redressement. La morale laïque est d'abord comme la morale religieuse, une acceptation du sacrifice de la chair et des instincts, un renoncement au corps, et le discours patriotique n'est rien d'autre que ce renoncement aux premiers élans naturels et vitaux, puisqu'ils sont détournés de l'individu, et sublimés en l'adoration de la Terre natale, seule sensualité qu'on s'autorise à exhiber en public.

Quant au messianisme de la fin des temps, il se laïcise dans toutes les Philosophies de l'Histoire et dans le mythe du Progrès. Celui-ci, parce qu'il est matérialisé, cherche à s'énoncer objectivement, dans des avancées technologiques ou dans des quantifications du fait humain. Chaque génération se mesure à l'aulne de la précédente à l'étalon d'un «avancement». Les gradations se peuvent faire à cette échelle entre les sociétés, bientôt entre les races. La colonisation et l'humanitaire sont là une œuvre de charité faite aux peuples attardés. Il faut les convier au festin du bout des temps auquel chaque nation travaille, quand bien même ils sont trop immatures pour faire autre chose que passer les plats.

Dans son apogée, le système économique libéral s'accapare aussi cette mystique laïque du progrès en faisant reposer son dogme sur la «croissance» des sociétés industrielles — exact reflet de «l'avancement» — qui permettra ensuite de relancer la consommation, donc d'*augmenter le nombre des plus heureux*. Le dernier critère du libéralisme, qui hiérarchise les sociétés au poids du bonheur, est tout à fait à la mesure de cette idéologie infantile du progrès objectivé et matérialisé.

3. — De telle sorte que la morale civile défaite de sa transcendance demeure toujours morale de la contrainte, de l'endurance, de l'effort entrepris contre soi, et qu'elle repousse l'accès aux fruits de ces efforts dans un futur qui demeure encore à faire. Retraite, Etat sans classe, Reprise mondiale sont autant de Résurrections qui rendent obscène le spectacle de la joie maintenant. L'Esprit d'Entreprise qui fait le monde depuis le pogrom de 1492 est l'exact revers psychologique de cette métaphysique du temps moral laïc : la planification, l'investissement et l'amortissement linéarisent le flux temporel et repoussent à demain l'usufruit et sa jouissance.

Cet énergétisme de la morale moderne (compression-retendue des joies immédiates / répulsion-repoussement de leur accomplissement) n'est pas le propre de la culture républicaine française, — dont elle n'est qu'une illustration — ; c'est le trait commun du discours de tous les Etats-nations depuis la Réforme, — datée selon Weber.

On peut qualifier ce discours de masculin, solaire, paternaliste, dernier avatar agonisant du Père autoritaire et jaloux des civilisations du Livre. Il écrase de sa morgue la vitalité humaine, et fait l'éloge des grandes planifications anonymes et froides. Mais aujourd'hui il disparaît inéluctablement, parce que l'idéologie inconsciente qu'il véhicule (rétention au présent / usufruit au futur) perd de sa crédibilité. Il est de bonne manière de s'écrier à la fin de la République et de chercher des agresseurs extérieurs, — religieux ou politique ; mais si le système républicain s'effrite, c'est que son soubassement moral est remis en cause, parce qu'il n'entraîne plus les peuples à s'y conformer. L'échec actuel du modèle républicain provient d'un effondrement intime parce que l'imaginaire qu'il sollicite — peuplé de ces hommes sévères et austères — perd sa force d'impression sur les nouvelles mentalités des citoyens. Si le modèle de l'Etat-Nation n'en finit pas de dépérir en extrême-Occident, la faute n'est pas à rechercher du côté de la gestion de la citoyenneté, mais du côté de l'absence totale d'anthropologie *magique* pour comprendre le comportement du citoyen. Celui-ci veut être réintégré dans un état de félicité, et l'option politique à laquelle il adhère représente à ses yeux moins un poids stratégique sur l'échiquier des tendances parlementaires qu'une manière d'affirmer sa conception et sa méthode pour atteindre le

bonheur. En vérité, les électeurs sont plus philosophes que les élus, car les premiers votent pour une vision diffuse mais globale et totale du monde, tandis que les seconds sont impliqués dans des rapports de force locaux où la dimension idéale est perdue de vue au profit de querelles et d'intrigues plus immédiates. Si le moderne républicain déserte donc les urnes, c'est parce qu'il ne se retrouve plus dans un discours total qui l'incluerait dans un schéma salvifique comme l'a pu faire hier le socialisme jauréssien ou l'Europe libérale. En définitive, les divers modèles qui activent les grands mythes et les grands archétypes pacificateurs et civilisateurs de la République ne sont plus opératifs. Il ne s'agit donc pas de remettre en cause les fondements de la société civile mais de retrouver en elle les nouveaux moyens qui permettent une participation à des projets collectifs. Pour cela, la réflexion doit être menée en amont et reconnaître que la défaillance provient du précédent modèle d'intégration symbolique.

Tuer le vieux Jacobinisme au nom de la République à refaire, en finir avec les éblouissements du Soleil de l'Etat providence ; ressusciter la société multipolaire et enfin admettre l'influence de la Lune sur le cours des votes.

4. — Car enfin Dieu est mort, et dans sa chute il emporte tous les *paterfamilias* de la culture judéo-chrétienne. Il y a donc une crise de ces Etats-nations dans toutes les sociétés «avancées», qui débouche à son tour sur une crise profonde des médiations dans le cadre républicain. Cette filiation de la crise morale de l'Etat-nation qui se souche sur la fin de la morale religieuse monothéiste démontre une fois de plus la prégnance du Sacré dans les comportements sociaux qui s'en disent les plus dégagés. Fondamentalement, la première manifestation de la conscience humaine est d'abord magique, et la présence au monde se ressent à travers une expérience participative où chaque geste localisé se double d'une finalité cosmicisée. Ainsi peut-on affirmer de la rationalisation des faits sociaux qu'elle intervient toujours *a posteriori*, comme un justificatif qui est aussi un exorcisme. Des manifestations sportives aux défilés d'anciens combattants, tout retentit d'une charge symbolique puissante détournée des cérémonies strictement civiles et destiné à apaiser la communauté rassemblée autour de ses héros par la réactivation de mythes ancestraux. Que

Bakounine ait dit que *toute politique s'enracinait d'abord dans l'imagination* n'est pas qu'une galéjade de la part de cette mauvaise conscience du marxisme. En vérité, au cœur de toute politique, il y a d'abord la mise en scène d'artifices et d'artefacts destinés à rendre au citoyen son appartenance à une communauté épargnée des usures et des balafres du temps, sous les auspices et la protection de bonnes divinités. C'est pourquoi, avant de penser le politique, il faut penser le Sacré.

Mais surtout, penser le Sacré n'est pas penser le religieux. Car l'Eglise n'est qu'une entreprise institutionnalisée qui s'est donné le monopole social des rites magiques destinés à recomposer les psychismes en besoin de paix. Du premier sentiment magique, auquel chacun participe également, elle a fait une religion, dont elle conserve l'exclusive en interdisant l'accès à quiconque n'appartient pas à son organisation. L'accès aux dimensions magiques dans l'expérience intime, le discours mythique sur les origines, tout cela devient sa propriété, qu'elle a fait fructifier en instaurant une caste sociale qui est la seule à y avoir accès. Il faut donc passer nécessairement par elle, et lui payer au passage une dîme conséquente : obéissance sans partage à un seul dogme invérifiable et incontestable — et Rome serait donc le dernier des stalinismes ? Ce monopole dont même la bourgeoisie commence à s'indigner lui fait découvrir les joies de la concurrence dans les matières religieuses, et la vieille fille du Vatican se fait peu à peu prendre le trottoir par de jeunes gourmandines beaucoup plus âpres au gain.

5. — Quant à la République, elle n'est donc rien qu'une paroisse de papistes sans curé ; et ses rites politiques obéissent à de grandes lois mystiques sans transcendance qui reçoivent de plein fouet en ces temps crépusculaires, l'écho du meurtre de Dieu. Alors, de la même manière que l'institution religieuse ritualisait l'obéissance à la Révélation grâce à l'intermédiaire de la caste sociale des prêtres, l'institution républicaine formalise l'acceptation de la raison d'Etat grâce aux grandes machines bureaucratiques qui seules, ont le monopole de l'interprétation des textes juridiques. Les énarques deviennent de modernes pythies, et le jacobinisme est moins une occasion de centraliser les décisions que de focaliser tous les regards et toutes les attentions autour d'un seul point détenteur du Vrai et du Juste

bien commun : l'appareil d'Etat dépersonnalisé, qui survit à ses serviteurs, eux même recrutés dans la Noblesse des Hautes Ecoles.

Alors, quand s'effondrent les structurations symboliques de la Révélation religieuse et politique selon un axe vertical, ce ne sont pas seulement les Eglises et les Partis qui sont désertés, c'est d'abord l'imagination symbolisante de l'homme moderne qui se recompose autour de nouvelles lignes qui ne sont plus descendantes et exclusives. Ceux-là même qui veulent retourner à l'isoloir et au confessionnal devront reconnaître que les anciennes morphologies du Sacré sont caduques, qu'elles ont perdu leur puissance et leur opérativité. Ni le bénitier ni le bulletin ne peuvent sauver les jeunes âmes sous le soleil d'Hiroshima et travaillées aux forges d'Iraq.

6. — La crise sociale contemporaine est d'abord une crise profonde des médiations. L'intégration républicaine ne se fait plus à travers le travail, d'où l'apparition des *exclus* qui ne sont plus les *opprimés* de jadis, qui revendiquaient contre le régime du salariat qu'ils subissaient malgré tout, tandis que les exclus ne peuvent pas espérer une revendication ou une affirmation de leur existence par le biais du travail, puisqu'ils sont désormais bannis de la production. Ils sont en définitive ces *en-dehors* auxquels s'adressait l'Anarchisme, et qui étaient dénigrés par Marx, — lequel n'avait en fait guère de considération pour le *Lumpenproletariat*. C'est aussi la crise de l'Etat-providence, puisque les défaillances du système de solidarité n'ont jamais été à ce point flagrantes. C'est enfin le triomphe de l'idéologie médiatique qui est en somme le seul moyen de *représentation* politique pour la classe dirigeante, — qu'on dit justement représentative —, en mal d'identité et qui a désormais besoin de ce redoublement de sa propre présence pour pouvoir énoncer les valeurs pour lesquelles elle combat.

7. — Le problème ici n'est pas celui de la fin des idéologies, c'est la *fin du moteur des idéologies* et des projets sociaux qui est cet assentiment à l'Archétype civilisateur solaire de l'Etat centralisateur, rationnel, ordonnateur. Sorel avait raison de dire qu'il fallait des mythes puissants et des Images de bataille pour qu'un peuple fasse des choses admirables.

En temps de paix, il lui faut aussi de nobles Images, et des mythes d'élévation. *Or, le mythe qui permet la charge symbolique des Etats-nations, celui d'un progrès nécessaire, et conjointement, d'une répartition prévisionnelle des énergies vitales selon le binôme renoncement-amortissement n'a plus d'efficace.* Comme un talisman démagnétisé, il pend, inerte, entre les seins blonds et chauds d'une Marianne dubitative.

Il faut donc proposer un nouveau mythe, de nouvelles images pacificatrices qui rendent à la société civile la *raison* de son existence, avant que, de lassitude, les hommes ne reprennent les armes pour trouver à travers elles des mythes plus troubles et plus enivrants.

8. — Alors, revenant à la Tradition, on pourra confirmer, par l'étude des sociétés archaïques, — moins infantiles que la notre car au plus près des puissances intérieures qui régissent la vie civile qu'elles mettent en scène dans leurs cérémonies —, que cette représentation morale solaire (renoncement / amortissement) n'a pas le monopole du Sacré. Promettre le retour dans le jardin des délices au bout du temps, après un présent marqué par l'abnégation et la mortification n'est pas le seul schéma mythique susceptible d'élancer les sociétés au delà d'elles-mêmes.

A l'interprétation linéariste, progressiste et déterministe, on pourra répondre par la *circularité* effective, spontanée et actualisée dans *l'immédiateté*. Ici, le mythe demeure semblable ; c'est le rite, qui permet son actualisation et sa représentation, qui diffère radicalement. Selon cette optique, à des périodes régulières du calendrier profane apparaît la fête rituelle grâce à laquelle on procède à une trouée effective du flux temporel mortifère. Dans l'instant sacré, le cours du temps s'inverse, les morts reviennent parmi les hommes et les dieux chevauchent leurs femmes. La rupture ontologique provoquée fait du temps social un temps discontinu et double, où des périodes communes et sans nouveauté s'alternent à des instants d'éternité régulièrement invoqués pour retenir l'homme dans sa chute vers la néantisation et l'oubli des dieux. *Ce n'est donc pas au terme de l'Histoire que viendra le salut, c'est dans un instant provoqué dont les hommes sont les artisans et les acteurs.* A ce moment, *la fête*, dans toute l'acception sacrée qu'elle signifie, exigera la consommation et la consumation définitive et radicale de toutes les énergies accumulées lors de la précédente

année cosmique. L'épuisement orgiaque des réserves signifie ainsi que l'instant festif est fondamentalement hors de la durée qui exige la prévision et le calcul : il rappelle donc la proximité avec un temps et un lieu strictement qualitatif, celui des Dieux et des hommes devenus dieux par l'œuvre de gaspillage autour de laquelle ils fraternisent tous.

Le temps de l'expérience mythique archaïque est donc un temps rond, rythmé par l'alternative d'un temps qui coule et passe, et entraîne les hommes loin des Dieux totémiques — le temps profane — et un temps vertical, absolu, qui jaillit lors de la cérémonie, qui s'actualise par le rite et la récitation du mythe fondateur. La conscience temporelle mythique est donc, en état profane profondément pessimiste, elle connaît les ravages et l'érosion de l'oubli et de la sénilité des hommes et des cultures, elle sait combien cet écoulement vital et cet engluement dans un temps linéaire écarte de la présence et des bénédictions divines. Au contraire, lorsque la fête ritualisée est mise en scène, il s'opère une véritable remontée instantanée du cours des événements, et l'ensemble du corps social est revivifié par la présence des Dieux qu'on a conviés à la fête et qui s'y manifestent dans les masques et dans les incorporations. Le mérite de la pensée magique est donc d'avoir su distinguer clairement les deux ordres de durée, profane et déprimante et sacrale et régénérante ; tandis que la mentalité moderne, dans l'incapacité d'opérer une véritable distinction se contente d'entretenir l'ambiguïté en croyant que c'est au bout du temps profane que resurgira le temps des Dieux. Une telle naïveté objectivante met la pensée moderne au paroxysme du confusionnisme des valeurs, tandis que la pensée archaïque, si subtilement psychologique et au plus près de l'expérience humaine fondamentale, a compris que pour sauver l'homme des décombres de la temporalité, il fallait à tout prix mettre en avant deux registres temporels, de nature différente, séparés l'un de l'autre. La pensée archaïque est une pensée discontinuiste qui accepte et sait accueillir l'impromptu, le bouleversant, en un mot le *révolutionnaire*.

9 — Ici, il s'agit alors d'une participation fusionnelle à un groupe lors d'un rite qui réactualise *illo tempore* selon les principes qui ne sont plus ceux de la prévision, et de l'amortissement-rétribution des énergies investies, mais selon ceux du *don*, du *potlatch* mis

en valeur par Mauss et repensés par Bataille. Au présupposé de l'économie et de la compensation (rétention / usufruit) dont on a vu qu'il est au cœur de la philosophie temporelle solaire, cette autre conception du rite obtient dans l'instant un contact régénérant avec les sources de vie. Seulement, plutôt que de spéculer sur et avec le temps qui passe, en ordonnant analytiquement son flux, l'alternative ici proposée préconise une morale de la *dépense-sans-compter*. Mais il y faut aussi adjoindre un temps *brisable*, que l'homme doit fracturer pour le rendre perméable au passage des Dieux. Ainsi, pour que le corps social s'éloigne de la pesanteur du temps quantitatif, il lui faut marquer la distance en opérant sur un plan plus subtil, neuf, où les problèmes de gestion et d'épargne sont évacués. C'est pourquoi, pour que jaillisse la source de ce temps divin, l'homme doit pratiquer une autre économie énergétique qui n'est plus celle de l'échange équivalent, — où l'on mesure en prévision d'une entropie inéluctable —, mais au contraire de la surenchère et de la surabondance.

L'application de ce principe est double. D'abord rituellement, pour qu'émerge le temps vertical, il faut donc la surconsommation frénétique de la fête, lors de laquelle les ressources sont toutes mises à contribution pour ces grandes libations que l'esprit moderne, prévisionnel, qualifierait de saccage ou de gaspillage. C'est le moment, où, l'année cosmique bouclée, les tabous sont transgressés et l'intégralité des réserves en nourriture mais aussi en richesse somptuaire accumulées sont distribuées à tous et toutes. Plus aucune trace du temps gestionnaire ne doit subsister.

Ensuite, une fois close la cérémonie, pour que subsiste encore un peu de sa force au présent, et pour ralentir l'inéluctable érosion par le temps profane, l'économie marchande elle-même fait tout pour échapper au cercle vicieux des compensations et des bénéfices, car alors c'est admettre et reconnaître l'inéluctabilité de la mort, du refroidissement énergétique. C'est pourquoi, à l'économie monétaire de l'échange strict et de la plus-value, la société archaïque répond par le don, où la surenchère des présents et des services rappelle l'opulence du temps mythique et où la violence inhérente à l'acte de commerce est bannie, expulsée par cette sorte d'injonction aux sentiments caritatifs.

10. — Conséquemment, pour revenir à notre polémique, face au jacobinisme entrepreneurial, on est en mesure de postuler actuellement le retour d'une reprise en charge par des associationnismes de tous ordres de ces *instants-fractures*. Aux grands programmes de planification sociale répondront des conjonctions d'intérêts décidés à susciter, dans l'instant de leur association, ces trouées. Et, par voie de fait, au rationalisme désincarné du mythe de l'Etat-providence, répondra vraisemblablement l'efflorescence de mythes du partage fusionnel autour de valeurs atomisées, diffractées, ayant perdu leurs valeurs universelles. Il y a donc fort à supposer que la coutume solaire qui voulait surrationaliser les échanges et le flux a engendré à son tour une économie du temps qui ne peut aller que vers sa perte. A l'inverse, *le retour de communautés particulières, refaisant l'expérience localisée d'une rupture possible du tissu temporel et marchand est à prévoir.*

Alors, admettre ce temps bouleversé, c'est reconnaître aussi la possibilité de sa *réversibilité*, c'est faire honneur à cette pratique sociale de la rupture que la tradition historique française connaît bien. *Ultimement donc, admettre cette durée délinéarisée qui accepte les béances et les surgissements inopinés, les syncopes de rythmes, c'est aussi, d'une certaine manière, reconnaître le fondement métaphysique de la Révolution en tant qu'elle est dévoilement des orbes Célestes et des Astres par le dés-astre.*

11. — On entend d'ici les cris d'orfraie des serviteurs de la Déesse au Bonnet Rouge, qui s'imaginent qu'elle n'aime qu'un seul genre d'amant, dont ils sont, à savoir l'homme-tronc. Mais il n'est pas d'amour platonique en politique pour le citoyen à l'égard de sa cité. Or, rien n'est entrepris pour donner leur part aux puissantes régions de l'instinct magique, de telle sorte que c'est ensuite tout le corps social qui s'anémie parce qu'il a perdu sa passion de vivre, passion qu'il justifie *a posteriori* par une raison de vivre. Cette tribalisation de l'instinct politique se fera, quoique fasse ceux qu'elle dépasse déjà. Il convient alors de la reconnaître, de l'accepter, et de proposer le *Mythe de la Grande Dépense et le Mythe de la Réversibilité.*

Si rien n'est fait par les politiques, les publicitaires et les populistes auront l'initiative pour solliciter le seul moteur mythique qui subsiste dans la société agonistique : l'appel à la guerre.

12. — La lente décomposition des appareils et des services de l'Etat, nation ou providence, est une réalité. Pour preuve, l'hyperlibéralisme qui se fait dans les grandes nations industrialisées, au nez et à la barbe des règlements nationaux et des frontières. Ce sont maintenant les grandes multinationales qui ont pris déjà la place des Etats, en fournissant à leur main-d'œuvre la gamme de services et de prestations de la vie jusqu'à la mort. La dissolution de l'influence des systèmes politiques nationaux sur ces grands corps marchands abstraits et planétaires confirme les intuitions de Spooner et des libertariens du début du siècle : que les entreprises peuvent, à moindre coût faire autant que les Etats qui se disent responsables mais qui sont en situation de monopole. Cet anarcho-capitalisme, comme il fut parfois appelé aux Etats Unis dans les années 30, se souciait effectivement de dissoudre l'Etat pour que des entreprises privées bénéficient de son marché. La déréglementation ici préconisée est la guerre économique sauvage, l'application ultime de la libre-concurrence dans tous les domaines auparavant réservés à l'Etat : éducation, justice, protection. On en connaît la conséquence sur l'individu. Il fait effectivement l'expérience de la liberté totale de consommation. A condition qu'il soit riche ; sinon, inutile et insignifiant, bientôt écrasé, il en mourra.

C'est pourquoi le débat politique du XXI^{ème} siècle devra être posé en des termes d'*imagination mythique, moteur des projets sociaux*. Et pour penser du neuf, il faudra à la fin dépeindre de *grandes images de la Dépense et de la Réversibilité*. Tant que les songes de la festivité immédiate seront repoussés en-deçà de la conscience politique et de sa fascination magnétique pour le progrès, l'Etat achèvera sa périlclitation, et laissera peu à peu sa place aux grands fauves sans roi ni loi.

Le XXI^{ème} siècle sera magique ou ne sera pas ; et ses arcanes en seront politiques, convulsives et passionnelles.

Pan et les Culs-de-Plomb

Ce que pourrait être un Situationnisme Traditionnel

1. — L'ésotérisme moderne se dit *traditionnel*. Il veut se rattacher par là à la Chaîne d'Or de tous les agents fidèles qui transmettent dans leur temps singulier et par leur existence propre ce ferment d'éternité qui résiste à l'usure des siècles et aux bouleversements des trônes. Une parole unique est ainsi recueillie, conservée et retransmise ; une parole qui redit comme mille fois déjà ailleurs elle l'a pu clamer que *l'homme n'est pas la fin de l'homme* et qu'un destin toujours plus *humain* l'attend, c'est-à-dire que *son humanité véritable échappe à toutes les réductions des cultures particulières et relatives*. La parole traditionnelle ne serait pas de ce monde, et l'humanité en serait le calice, prêt à recevoir précieusement ce nectar de liberté.

La majorité des auteurs, d'inspiration néo-platonicienne, ont médité cette incarnation sous l'angle de la « descente » du principe. Cette interprétation *idéaliste* ancre le débat traditionnel dans le sol mystique et ne se préoccupe, — à la manière de Plotin —, que du drame de la dilution et de l'éparpillement des étincelles divines dans la multiplicité opaque des formes naturelles. De fait, la Tradition est alors définie à travers un vocabulaire et des métaphores qu'elle emprunte à l'expression religieuse. La privation de la liberté, la douleur de ne pas se ressentir l'artisan absolu de sa propre destinée, tout cela rend aisé l'emploi d'une terminologie religieuse. La situation actuelle, si relative, si imparfaite, du sujet qui pense la Tradition est si éloignée de l'idéal d'absolue irréductibilité de la personne, que les termes les plus puissants seront employés : éternité et proximité divine pour l'homme traditionnel ; fondement extra-humain à la Tradition ; damnation et chute pour l'homme séculaire.

2. — On en vient alors à un double syndrome métaphysique qui se déclare dans l'interprétation *idéaliste* de la Tradition : d'une part un déni systématique à l'adresse de la modernité, — puisque le présent est ce temps le plus éloigné du moment où le message idéal n'avait pas encore été brouillé par sa descente dans la matière ; et d'autre part un effort de réintégration — donc très martinéziste — qui veut s'effectuer selon une discipline strictement spirituelle voire religieuse, en tout cas fondamentalement *détournée de la présence au monde*. Alors, cette première lecture idéaliste de la Tradition rapproche les ésotéristes qui cherchent la parole égarée — l'*Ursprache* — des mystiques dont le royaume n'est plus de ce monde.

3. — Mais il est possible de renverser la dialectique. La filiation fait retrouver en effet le platonisme qui associe à la dialectique descendante la dialectique *ascendante*. Il faut donc aussi partir de la réalité de l'incarnation, et travailler à partir du sentiment initial de la déchirure que ressent tout homme moderne, — disons depuis Verdun —, et qui le rend *étranger* à un monde pour lequel il ne se sent pas fait et qui paraît indifférent à sa souffrance. En ce second cas, on se détourne de l'interprétation idéaliste qui *part du principe* et qui ne peut comprendre la manifestation qu'en des termes d'éloignement et d'infidélité. Cette fois-ci, il convient de méditer *à partir du fait de l'incarnation et de la distance effective et ressentie entre l'existence et sa source*. A l'origine de cette méditation traditionnelle, — plus existentielle que d'*idéaliste*, il y a le constat d'un écartèlement de la conscience entre ses aspirations à l'illimité légitime et la dure réalité de son asservissement et de son conditionnement. La voie traditionnelle *réaliste* demeure donc *spirituelle*, mais elle n'est plus *idéaliste*. Elle revendique le droit à la totale puissance de la subjectivité, mais en même temps souffre, s'indigne et se révolte contre sa situation temporelle où tout l'écrase et l'annihile. La *lutte* pour l'affirmation d'une conscience insoumise parce d'essence extra-humaine se heurte aux contraintes et aux répressions dans le champ politique. La voie traditionnelle réaliste est celle des *Catharos* contre les armées de l'Eglise, des *Hussites* contre les thésauriseurs et les affameurs pharisiens ; elle est celle des apaches *netdabe* et des *medecine men* de la *Sun dance* contre les envahisseurs blancs ; elle est celle des guerriers-

léopards contre les canons et les arquebuses de Cortez ; elle est celle des *Benandanti* du Frioul contre les inquisiteurs dominicains. Elle est celle de tous les porteurs de lumière dilacérés par les ténèbres du monde mais qui y plongèrent leurs bras nus pour en arracher le cœur.

4. — Pour cet engagement dans la seconde voie traditionnelle, le double syndrome repéré plus haut subit une translation du métaphysique au politique, de la voie de la *libération* du monde à celle de la *résistance au système*. Face à ces pressions qui veulent éloigner la personne de la dignité de sa conscience souveraine et inaliénable, et qui cherchent à l'habituer à se percevoir comme un *être fini*, le *réaliste traditionnel* n'oppose pas une froide indifférence comme dans le cas de l'*idéalisme*, mais au contraire exprime une *violente révolusion*, une sainte colère qui se manifeste par une lutte sans merci contre l'autoritarisme des institutions séculières.

Pour le dire encore autrement, si l'ésotériste traditionnel idéaliste fonde sa *theoria* sur le recouvrement d'une nature humaine dans un *illo tempore* mythique avant le temps et la création, l'ésotérisme traditionnel réaliste fonde sa *praxis* sur une nature humaine *qui demeure encore à faire* dans le champ même de la culture, — et par l'engagement politique —. La nature humaine n'est plus un en-dehors du monde des hommes, enfoui à la veille de la création ; elle est une sorte de nature à-venir retrouvée par la *lutte politique*. La parole traditionnelle réaliste n'oblige pas au salut hors de l'ici et du maintenant parce qu'elle est d'abord parole d'*insurrection*, de *subversion*, et de *contestation*.

Le réalisme traditionnel est subversion, mais il n'est pas révolution. Car la révolution veut retourner le sablier. Alors que la subversion veut le briser.

L'esprit traditionnel réaliste est donc un *très saint esprit de Vitriol*.

5. — Mais depuis la fin de la seconde guerre mondiale, depuis ces guerres nouvelles — (parfois locales mais en dernière analyse toujours mondiales) — qui ne se disent pas, depuis que l'on sait rationaliser la mort en masse au nom d'une transcendance, fusse-t-elle

celle d'une race, d'une religion ou d'un Etat, l'alternative n'est plus laissée au penseur de la Tradition. Il ne peut plus être question de libération de l'ici et du maintenant, parce que ce monde talonne et dévore ceux qui s'en croient hors d'atteinte.

Or, l'idéalisme traditionnel part du principe en tant qu'être, ontologiquement appréhendé, ensuite décliné selon les modes particuliers de ceux qui le reçoivent. La proposition est aujourd'hui inacceptable dans la «situation» de la modernité. Kant est passé par là ; mais aussi Nietzsche, la mort de Dieu ; puis Auschwitz, et la mort de l'homme. Il n'est plus possible de vouloir partir du principe parce que, dans le contexte contemporain, dans l'imaginaire des fils d'Hiroshima, de Verdun et des idoles renversées, *les cieux sont vides et la terre est dévastée*. Il n'est plus possible de philosopher sur la Tradition en négligeant cette plaie sanglante d'où sortit en hurlant l'humanité moderne. Ne subsiste qu'un homme qui ne vit plus dans le giron du sens, mais dans la lucidité douloureuse de l'absurde, du vain et du superficiel.

Alors toute tentative pour restaurer l'*idéalité* traditionnelle est une douteuse nostalgie passéiste ; c'est le retour des spectres hululant qui veulent imposer d'en haut un devenir aux hommes en faisant d'eux le moyen d'accomplir la prophétie qui les dépasse.

Mais plus rien ne surplombe désormais l'homme que des cieux plombés, gonflés et creux comme le ventre d'une charogne.

6. — S'il faut donc repenser la Tradition, ce sera en lumière de ce nouvel existentialisme traditionnel, placé sous le signe saturnien de la rupture et de la déchirure. *A un déterminisme principiel, métaphysique et essentialiste, le situationnisme traditionnel oppose une éthique de l'autodétermination, humaniste, existentielle et courageuse*. Le juste chevalier de la Tradition n'est pas un *métaphysicien* ; il est un *poète*, qui fait coïncider son geste poétique avec celui du thaumaturge ou de l'alchimiste, qui revendique sa *liberté de créateur* contre les décrets divins ou humains qui l'enchaînent à la *servitude de la créature*.

Alors, à cause de cette *réappropriation de la volonté*, il faut oser penser la Tradition en des termes de *combat*. L'activisme traditionnel réaliste, ou *situationnisme traditionnel*, est

donc tout sauf un *sacerdoce*. Il est un état de *guerre* ouverte contre toutes les formes d'aliénation de la conscience humaine souveraine, spirituelle, a-temporelle et irréductible.

7. — A première vue cependant, jamais dans l'histoire humaine on n'a vu autant d'espaces de liberté à disposition de tous. L'accès à de nouveaux droits, à la culture, la démocratisation en acte dans les grandes républiques parlementaires industrielles ; tout cela paraît faire perdre de son sens à la subversion contre les ordres séculaires oppresseurs.

En vérité jamais dans l'histoire humaine on n'a assisté à un viol si systématique de l'idée d'une extensivité possible de l'humanité au-delà de la normativité sociale et politique. A tel point que les *démocraties parlementaires industrielles* ne sont rien moins que des *totalitarismes souriants*.

Ces *dictatures douces* ne centralisent plus l'autorité, ne bâillonnent plus l'opposition. Elles sont l'expression d'un pouvoir diffus, inlocalisable, dilué à tous les échelons hiérarchiques de la bureaucratie technolâtre d'Etat. Abstractions supra-humaines et fins ultrarationnelles du citoyen, elles échappent à la vindicte de l'opposant. Dans de tels totalitarismes souriants, le discours d'opposition et de subversion n'est pas muselé, mais il est noyé dans la surinformation où la surabondance de données égare le sens critique. Ou bien le pouvoir diffus se réapproprie la contestation, en fait sa chose et le subventionne ; il s'achète ainsi une conduite.

Puisque la parole de la différence absolue qu'est la Tradition est *inaudible*, ne demeure en ce monde alors que la *propagande acceptée et demandée* d'une philosophie totale, mondialiste et unificatrice. Cette *propagande souriante* dresse l'homme pour faire de sa conscience un produit exactement configuré pour répondre aux stimuli du milieu. Il sert alors, et ne peut plus penser hors-champ parce qu'il n'y a plus d'autre discours que celui de la *servitude heureuse*.

Choses et êtres sont alors quantifiés, selon des indices numériques empruntés aux marchands. Temps, personnes, et espace perdent leur tessiture symbolique et affective pour devenir anonymes, neutres, banalisés et interchangeables. L'homme est ramené au binôme fondamental producteur/consommateur, c'est-à-dire qu'il prend sens en étant

dévorateur/excréteur, bouche/anus, espace d'un passage d'énergie de rendement. Par glissement métaphysique cette *philosophie marchande* ne peut penser la vie qu'en des termes de compensation. Alors le caractère prévisionnel de toute décision privée ou d'Etat est proprement *sécuritaire*, parce qu'elle hait l'*anormal*, facteur de trouble qui échappe aux quantifications statistiques. De ce fait, le conformisme est élevé au rang de valeur morale, mais la *dictature douce* lui donne l'apparence de l'individuation par l'appropriation et la consommation de produits érotisés. La *volonté d'humanisation* est détournée du sujet, et le vide existentiel est comblé par des produits sacralisés par la charge symbolique de valeurs absentes chez des psychismes en dépression d'être. L'économique devient le talisman magique contre la dépersonnalisation.

De plus, les sociétés crépusculaires en état de dictatures douces substituent la représentation médiatique à la réalité. Le monde médiatisé propose un spectacle du monde qui est en formation dans un *au-delà* de l'écran et du réel. Alors la rupture traditionnelle entre le monde profane et le monde divin se situe à l'intérieur du monde humain.

L'empire pararéaliste des médias assure désormais le triomphe de l'unique philosophie marchande, et les hommes sont à jamais incapable de penser l'*autre*. En effet, grâce à l'ère médiatique, les dictatures souriantes sont arrivées à leur fin : *traduire matériellement une vision du monde*. L'unique philosophie s'est objectivée, et habite chaque foyer, chaque soir, où elle se redit comme une litanie hypnotique devant les troupeaux ayant perdu la joie mais trouvé le sourire.

8. — Quoi faire ?

A tout prix, devant le désastre, sans espoir de salaire ou de récompense, cracher à la face des sourires et brandir le poing fermé au dessus du troupeau extatique aux mains tendues vers ses loups et ses bouchers.

Clamer jusqu'à ce que saigne la gorge la force du NON.

Proclamer partout l'urgence de la subversion, de la sédition, de la corruption.

Faire sien le *situationnisme traditionnel*, très Saint Vitriol destiné à laver les pouilles et les chairs mortes d'un monde à l'agonie.

9. — Dire et redire la Tradition, pour écarter l'homme de la finitude à laquelle on veut lui faire croire et l'ouvrir vers ce plus que soi qui est vraiment lui.

Dire et redire la Tradition, pour tendre les mains vers ceux qui rendent effective la communication entre les trois mondes et les cinq règnes.

10. — Vivre et ressentir en situation, pour être plus que le généalogiste qui entend battre le sang des dieux à la veine des hommes.

Vivre et ressentir en situation, pour mettre d'abord l'homme, le fils de la bombe et des fées, au centre de tout.

11. — Faire sienne la bannière enfichée en haut des marmites infernales, mais y adjoindre le chiffre de l'or, qui est cet anneau solaire pointé en son cœur d'un iris de la même minière ; parce que, à la *nigredo* de la *subversion* on ajoutera l'espérance folle et amoureuse de *l'Or à faire et à devenir* par la Tradition.

12. —

Et espérer peut-être

En une heureuse Nuit

Ou en un *Grand Soir*

Les savoir invoquer

Pans et ses faunes

Pour que leur souffle

Bruissant et musqué

Dissipe les fantômes et les nuées

Et éveille tout grondants

Notre Mère la Vouivre
Et Notre Père le Dragon

Ishtar et les Banlieues

Une solution alchimique à la crise du Monde Moderne

1 — Triomphe des prophéties, mais misère pour les quatre Chevaliers de l'Apocalypse, qui sont arrivés bien trop tard, car ce Monde qu'ils étaient venus achever n'existe déjà plus! Il s'est complètement dématérialisé et ne travaille plus à sa propre conservation, mais à son éthérisation, à sa propre évanescence. Il n'est plus que l'*image* de ce qu'il croit être. Passé de l'être à l'avoir, il pouvait encore lutter pour sa survie ; passé de l'avoir à l'apparaître, il n'est plus qu'une représentation sans référent, qui se donne en spectacle et conjugue le non-événement de sa présence aux images médiatiques, qu'il croit être des relais de son essence mais qui sont les fabricatrices de sa nature néantisée.

2. — L'inexistence du Monde Moderne est confirmée par le cours des économies des plus grands pays industrialisés, toutes régies par des flux abstraits électroniques qui n'ont plus aucune réalité concrète ou empirique. Ils ne correspondent pas même à de réels flux de marchandises, car leur volume et leur valeur sont déterminés par les seuls cours de la finance, de telle sorte que l'étalon est à lui-même sa propre mesure. La conséquence naturelle de cette inexistence des réalités économiques à partir d'une absence de fondement objectivement établi, c'est l'influence croissante de la subjectivité des investisseurs dans le cours des économies transnationales, à tel point qu'il demeure aujourd'hui impossible de maîtriser les échanges monétaires parce qu'ils n'obéissent à pas d'autres lois que les peurs et les coups de cœur des spéculateurs et des multinationales anonymes et surpuissantes. La réalité oppressive du marché n'a pas plus d'existence objective que les émois des boursiers à l'âme courte et fade, effarouchable et insignifiante, et qui font tourner le monde au rythme de leur frayeur. La dette des pays du tiers-monde ne sert à rien d'autre qu'éponger les fronts fiévreux des *raiders* qui ont enfin compris que plus rien n'ancrait ce monde dans la réalité.

3. — Les exploités ne produisent plus de richesses suffisantes pour permettre qu'on les maintiennent en vie, comme c'était le cas au temps jadis où ils pouvaient monnayer leur force musculaire contre leur survie. Car la richesse de ce monde spectral n'est pas dans l'industrie primaire, mais dans l'*information*, cette méta-industrie qualifiée de quaternaire qui ne produit rien, ne transforme rien, ne sert personne, qui s'occupe seulement de dire et décrire un monde comme pour mieux se persuader de sa réalité. L'informatique, la télématique et les télésiences n'ont en théorie aucune utilité car elles tissent au dessus de la réalité un réseau de flux informatifs censés donner la première intelligence du monde, cherchant à en tirer une représentation fonctionnelle. L'évidence absolue de la présence du monde, de l'assentiment à la réalité, est bannie et les principaux foyers d'activité de ce nouveau millénaire cherchent à s'informer sur ce monde qui leur échappe et qui s'échappe déjà à lui-même. Car ce réseau n'éclaire pas le réel, il le crée ; il ne le double pas mais le constitue en établissant dans un *autre monde* cybernétique les nœuds et les carrefours qui permettent la communication entre les monades abstraites, qui n'existent pas en tant qu'entités indépendantes, — individus conscients d'eux-mêmes ou collectivité organisées — mais qui apparaissent au croisement des flux de *data*, sorte de *structures absolues* vidées du sujet humain qui en est à l'origine.

4. — Dans ce monde qui n'existe plus, l'homme lui aussi a été gommé, car s'il a perdu son âme depuis déjà fort longtemps, voici qu'il perd enfin son corps. Les modifications du patrimoine génétique et l'accroissement des possibilités des prothèses dissolvent le corps dans le nouvel espace biophysique de la malléabilité et de l'indistinction. L'usage massif des pharmacopées et des divers psychotropes antianxiogènes entraîne l'altération du *sensorium*, et les cybertechnologies préparent aux futurs voyageurs virtuels du réseau télématique mondial des corps d'emprunts, idéalisés, décarnés, sensuels, numérisés et sensibles tout à la fois. Le corps de chair s'est déjà évanoui au profit de multiples enveloppes télématiques ou biotechnologiques destinées à ceindre une psyché polymorphe et multiple, que l'on cherche toujours plus à modeler par les sciences cognitives adaptées à la sociopolitique, par les nombreux antidépresseurs destinés à évacuer toute tentation de rébellion ou de violence,

par la propagande médiatique destinée à recomposer des réflexes politiques et commerciaux qui serviront les grands pools déshumanisés de la finance et du pouvoir.

Enfin l'environnement urbain ultramoderne assène un coup mortel à l'alliance plurimillénaire de l'homme et des grands cycles cosmiques naturels, à telle enseigne que sans contact avec les rythmes naturels, l'*homo urbanicus* devenu démiurge impose désormais à son environnement les propres rythmes de ses désirs. Il prolonge le jour artificiel au cœur de la nuit, et comme Paracelse, fait pousser des fruits en plein hiver.

5. — On en arrive donc à cette évidence que le Monde Moderne n'existe plus depuis l'apparition d'intelligences financières transnationales, depuis la récente constitution des réseaux cybernétiques, depuis la plasticité croissante de la chair humaine, depuis que la conscience est le produit brut que chimiothérapie et sociologie raffinent pour en faciliter l'assimilation par l'économie politique. Le Monde Moderne est donc mort avec l'homme, il y a quelques décennies déjà.

Mais que reste-t-il alors ? Le moteur dernier de cette course vers le néant est lui aussi néant, c'est-à-dire qu'il n'appartient plus lui non plus aux sphères de contrôle humaines. Les grandes décisions unilatérales ne peuvent plus être prises par quiconque, non en raison d'un manque de pouvoir efficient, — car les grands Etats industrialisés font encore du monde leur Usine —, mais en raison d'un manque d'intelligence des conséquences de leurs décisions et de leurs actes. Le niveau de complexité et de fluence de la réalité est tel que même les plus récentes théories du chaos, — pourtant destinées à théoriser la fumée d'une cigarette ou la course des vents —, ne peuvent rendre compte des suites d'une action ni en prévoir les aboutissements. Il ne faut donc pas chercher parmi les hommes de pouvoir la cause de l'éthérisation du monde, car celle-ci réside moins dans l'actualité et l'immédiateté de la situation que dans son passé. De telle sorte que ce Monde mort n'est que la conséquence inéluctable des engagements pris dans les premiers moments de la Modernité, quand tout a été misé sur l'anti-humain et l'antitraditionnel.

6. — Mais retournant à l'*homme de passage* dans ce Monde en passation d'existence, il convient de s'interroger sur le sens que ce dernier peut donner à sa présence au Monde, tandis que le Monde n'est plus. Dans sa confrontation à la *dissolution* du Monde, il peut alors suivre les enseignements de la Tradition alchimique et se souvenir que l'Œuvre au Noir, qui est le premier Œuvre est aussi la période des dissolutions et des confusions, des indistinctions et des incertitudes, de Saturne et de la Mélancholie. Il saura se rappeler qu'il convient alors de passer «ensuite» au second Œuvre, lors duquel, quittant la nuit et des pouilles lépreuses, il pourra gagner l'absolue blancheur et la pureté reconquise.

Or, au risque de surprendre, les idéaux de la blancheur et de l'immaculée présence au monde ont déjà été mis en œuvre, — et ce siècle gardera dans sa chair vive l'empreinte du fer blanchi au feu des bûchers. Car c'est au nom des plus nobles idées qu'on a tué et massacré, c'est pour les plus grandes espérances qu'on a ouvert les camps et sacrifié des générations. C'est au nom des bonheurs obligatoires et des idéaux sans concession que l'on a voulu purifier par le feu l'innocence même.

La métaphore alchimique n'est pas chronologique, pas plus que les trois stades psychologiques décrits sont trois moments de la conscience en bonification. Il y a toujours une circularité à l'œuvre dans l'alchimie et une vision sans temporalité ni problème d'échelle, de telle sorte que l'on pourra distinguer, au cœur du noir, le blanc, et au cœur du blanc le rouge, lequel en son sein, abritera le noir. L'effort incessant de l'Artiste qui doit *multiplier* la pierre rappelle que les trois étapes se juxtaposent psychologiquement l'une à l'autre et qu'il y a en chacune d'elle, tout un Microcosme en lequel on pourra redécouvrir parcelles des deux autres.

7 — C'est pourquoi, si ce Monde de la dissolution est aux ordres de Saturne et du *plus noir que noir*, il demeure possible, en modifiant et en altérant sa position face aux phénomènes, de percevoir aussi les éclats d'argent et les reflets de Lune de l'Œuvre au blanc. De la même manière que ce Monde est dissout et dissolu, on est en mesure d'affirmer qu'il est aussi au sommet de sa purification, lorsque la lumière est insoutenable et qu'elle consume et ravage tout ceux qui osent la contempler de face. Les barbaries du siècle

finissant sont de cet ordre, car nulle part autant de charniers n'ont été ouverts par amour de l'homme et souci de son bien-être. Nulle part au nom d'un insoutenable idéal, au nom d'une ignominieuse générosité l'Histoire n'a charrié tant de cadavres. Nulle part l'application enfin possible des principes de grandeur et de sacrifice n'ont ouvert tant de fosses communes et muré tant de cachots. Des éblouissements prophétiques du millenium pangermanique à la démiurgie délirante du stalinisme et de ses satellites, en passant par les Jérusalem infernales plantées en terre aride par les armées du Vatican, ou par la Grande Putain Rouge Universelle prophétisant l'orgasme et l'oubli de soi dans la consommation, tous voulurent rendre visible à tous la lumière glacée de leurs idéaux, et la vaillance de leurs prêtres-combattants.

8. — Alors il se souviendra, — cet homme passé du cachot humide au soleil calcinant du midi —, qu'il convient pour parachever l'œuvre, d'adjoindre à la *nigredo*, à l'*albedo*, la *rubeo*, ou *rubification*, qui est l'Œuvre au rouge, et qui n'est pas seulement le couronnement des deux couleurs antérieures, mais aussi leur synthèse supérieure. *Car cette fois-ci, le blanc insoutenable est adouci tempéré, pondéré, par l'épaisseur, la chaleur et l'écran du rouge qui est la chair, le sang, la vie en somme.* Alors, l'idéal inatteignible s'incarne et devient un principe actif, la théorie se fait pratique, la théologie devient politique. Il se fait chair, retourne au corps et le transmue en un *corps céleste*.

C'est pourquoi dans l'observation qui peut être faite du Monde, deux qualités sont immédiatement repérables : sa *morbidité*, et son *idéauté* ou si l'on veut dire autrement, sa *putrescence* et sa *déréauté*. Morbide et putréfié, ce Monde l'est car il est soumis aux forces de la dissolution, car il n'achève pas de mourir. Idéal et déréalisant, il l'est depuis que les liens avec la Nature ont été tranchés, depuis que le corps, à la suite de l'âme s'éparpille et disparaît, depuis que la présence médiatique supplante la présence réelle. Non seulement le monde s'éloigne toujours plus de sa substance et de sa *terre*, mais de plus il supplante cette absence de racines par un discours d'idéalisation politique où tous les maux seront effacés par une panacée quelconque. De telle sorte que l'on est bien amené à reconnaître que c'est en réalité les deux couleurs premières de l'*opus Alchemycum* qui sont ici manifestées, et qu'il

manque bien la présence du Rouge, de celle de la chair, du sang et des sens. Entre la matière inerte, morte, cadavérique, et l'absolutisme de l'esprit sacrificateur, il faut rendre la place à la chair vivifiée, palpitante. Nul propos ici qui sente le remugle de vieille messe, où le corps, — en tant qu'*incarnation* — sert d'alibi pour retrouver partout le règne de l'esprit ; il s'agit de réhabiliter une *conscience et une intelligence propre de la perception et de la sensualité*.

Car le grand saccage de ce siècle a été pour le corps, corps nié pour le Noir, corps idéalisé et déréalisé pour le blanc, corps haï par les modèles ascétiques (Böhme et la détestation de ce poids pour l'Ange), corps grimé et travesti par les modèles du surhomme (statuaire stalinienne et mussolinienne).

Il convient donc de passer aujourd'hui au troisième œuvre pour en finir avec ces deux morts, en retournant à l'épaisseur émouvante de la chair — ni cadavre, ni viande — vibrante et humble. Fragile, mortelle, mais véhicule d'un sens avec qui elle *fait corps*.

9. — Précisément, ce qui est proposé ici n'est autre qu'une *réappropriation physique et sensuelle de l'idéalité*. Il s'agit donc de faire descendre les Dieux dans l'*intimité quotidienne*, de rendre la transcendance à l'immanence. On comprend alors pourquoi la Tradition a depuis toujours entretenu une conception hylozoïste de la matière. Car si la vie et l'intention consciente irrigue toute chose manifestée, alors, tout corps n'est jamais inerte, rien n'est mort ; et réciproquement, si la vie repose en tout corps, si la vie ne peut s'exprimer autrement que par un corps, alors aucune idéalité ne peut prétendre à l'absolu. Ce modèle de prudence — au sens aristotélicien — qui, en des Noces cosmiques, unit la Terre au Ciel évite donc le fourvoiement dans la désespérance du strict matérialisme (noir) et le fanatisme du monisme spiritualiste (blanc). A l'entre deux des deux univers, l'Œuvre au rouge cherche à rendre possible le mariage des opposés en faisant de la chair, du corps et des corps les alcôves secrètes pour une union qu'on croyait irrésoluble. Pratiquement, la conscience traditionnelle est donc une conscience magique, en ce qu'elle greffe à tout être matériel une intention, une volonté ; et en ce qu'elle conçoit les essences potentielles actualisées via une matière concrète.

10. — C'est donc des sauvages que le Moderne a à apprendre la médecine qui peut guérir ses terres gastes et qui peut le tirer de l'alternative hors de laquelle il n'arrive pas à se hisser. Il doit donc, contre tous les dualismes, travailler à faire *descendre les âmes et monter les corps*. Les ateliers sont nombreux qui permettent le retour du Rouge ; ainsi des exercices d'écriture poétique qui savent rendre sensibles l'invisible car c'est dans l'imagination partagée par le lecteur et son écrivain que s'embrassent la pensée prospective de l'un et les images charnelles de l'autre. C'est aussi assurément le laboratoire alchimique qui travaille incessamment à cette cristallisation du volatil et à cette sublimation des terres. Ce peut être enfin toute activité symbolisante puisque par elle, c'est l'invisible qui se rend visible, et l'évidence qui s'évanouit sous les voiles du mystères.

Mais fondamentalement, *tout se fera à partir d'un renouveau du polythéisme contemporain*, lorsque les menus objets du quotidien pourront être ensemencés de Dieux mineurs et majeurs. Alors la modeste et commune perception se double d'une voyance qui rend acceptable le *spectacle modeste* car il renvoie à une *dramaturgie de dimension cosmique*. Nietzsche avait déjà dit du monothéisme qu'il promulguait des valeurs de mort parce qu'il interdisait la pluralité des mondes. En rendant à la modernité ses Dieux, on doit alors résoudre l'impossible équation de la croix, celle du corps livide cloué sur la croix d'ébène, on doit pouvoir, aux quatre points cardinaux de l'instrument de mort faire reflourir les roses rouges.

11. — Une première et succincte analyse pourrait faire croire à l'impossibilité d'un tel retour du polythéisme au quotidien dans le cadre de l'hypertechnicité contemporaine. Il y a lieu en effet de croire que les quatre modernes éléments : Béton, Vitre, Fumée et Electricité sont bien moins riche en symboles que la tétravalence traditionnelle : Terre, Eau, Air et Feu. Le futurisme d'ailleurs pourrait montrer bien l'échec d'une telle entreprise qui veut poétiser l'urbain et la vitesse. Pour autant, le procès intenté contre les petits Dieux modernes ne tient pas, car le futurisme énonce des valeurs de rêveries sur les éléments urbains qui ne sont pas compris à travers un *dialogue* mais dans une dialectique de la *possession* de l'objet louangé et animisé. Des pages de Marinetti sont ici éloquentes,

jusqu'aux rêveries érotiques d'un Des Esseintes sur le carénage d'une puissante locomotive : dans tous les cas, l'objet technique que l'on cherche à animer l'est à condition de répondre aux injonctions de puissance et d'assouvissement de celui qui lui prête vie. Or, le véritable animisme qui explore le polythéisme au quotidien ne cherche pas à s'accaper l'objet mais cherche à en faire un lieu de *passage*, le croisement très hermésien des deux énergies d'en-haut et d'en bas. Ce n'est pas la lutte, possessive ou érotique, de l'un contre l'autre, mais c'est une dialectique complice de la conjonction et de la pacification des tensions antérieures entre les deux ordres de réalités. On est donc en mesure d'affirmer que ce premier polythéisme surindustriel ne s'est pas encore fait, ou plutôt qu'il s'est moralement *mal* fait parce qu'il voulait ravir les Dieux par les objets et non pas ouvrir les objets vers les Dieux.

Heiddeger a su montré avec vigueur que la technique, au fur et à mesure qu'elle se développe, loin de rapprocher les hommes entre eux, les éloigne et les isole. Relisant les grecs il énonce alors ce principe d'une esthétisation nécessaire de la technique, par laquelle il devient possible alors de réinvestir une part d'humanité en celle-ci et de repousser le danger. Dépassant l'esthétisant allégorique, *le polythéisme surindustriel préconise un discours magico-urbain, par lequel le décor du quotidien s'enchante et se transmue en un paysage du Merveilleux*. C'est donc plus qu'une esthétisation des grands ensembles, c'est une réforme perceptive, une recomposition des habitudes sensorielles.

12. — Quand à la fin du premier millénaire, le paradigme de l'emboîtement Cité-Etat-Empire acheva de conquérir l'occident, il avait réduit les cellules tribales archaïques et forestières à accepter une nouvelle perception du monde, avec une concentration du sacré dans les lieux du culte qui se superposaient aux lieux de l'intense activité sociale et politique. La ville devint donc l'archétype civilisateur, centre duquel devait irradier l'humanisation, et qui devait attirer à lui les populations éparpillées sur le district dont elle avait la responsabilité. La condensation du Sacré dans le lieu consacré allait vider la nature de ses fées et priver l'âme humaine de sa tendance à peupler les vides métaphysiques. La conquête de la Gaule chevelue par l'impérialisme romano-chrétien n'est pas seulement la fin des Rites

de Charbonnerie les plus authentiques, c'est aussi la victoire du temple de pierre bâti par l'homme, sur la clairière sacrée — le *nemeton* des Anciens Druides ou la Vente des Carbonari — qui savait s'improviser partout dans la nature parce que tout dans la nature savait répondre aux appels de l'homme.

Aujourd'hui, quand les mégapoles apoplexiques s'étouffent de leur propre venin, la solution n'est pas de proposer un retour à la Nature rousseauisée, mais d'éviter le double écueil du nihilisme désespéré de la noire dissolution et du fanatisme mystique de la Pureté. Il y a entre eux deux la place pour une recomposition du paysage urbain qui puisse reprendre *allure humaine* si l'on veut bien transformer les perceptions de l'espace et du temps industriel et trouver dans le simple spectacle du quotidien urbain des aliments pour l'imaginaire animisé. Il faut donc entreprendre une relecture symbolique de la forêt aux arbres de béton, et écouter pulser, sous le bitume moelleux et chaud d'une soirée d'août, le cœur des Nouveaux Dieux Urbains.

Mais alors, c'est confirmer que tout peut accueillir les petits Dieux du quotidien ; c'est donc aller contre un gros millénaire de centralisme politique et religieux. *C'est proclamer l'autonomie sacrée du clan qui, dans l'environnement intime et dans le microcosme qui est le sien peut retrouver tout pour comprendre et agir sur l'ensemble du monde.* C'est opposer à la structure essoufflée pyramidale et délégatrice, le libre recours à ses seules potentialités et l'égalité de tous devant et parmi les dieux. C'est enfin sans doute faire l'apologie des futures bandes urbaines, où des *macadam chamans aux milles yeux* Kamléniseront sur le bitume et sauront chevaucher les ondes herziennes.

Mais tout ne se fera pas sans heurt, car les inquisiteurs veillent, et si le Rouge est couleur de vie, il est aussi, bien sûr, celui du sang qu'on verse et de la Révolution qu'on allume.

Hermès et les Chemises Brunes

Tradition ésotérique et Traditionalisme politique

1. — L'ésotérisme moderne n'a plus la mémoire de ses racines. Selon les textes aristotéliens et platoniciens, l'enseignement ésotérique vient faire pendant à l'exotérique parce qu'il s'adresse à quelques-uns. Il s'agit en vérité de l'attitude proprement philosophique, comme l'a fait remarquer Léo Strauss qui reprit le terme pour spéculer avec lui sur l'histoire de la philosophie. S'il y a donc un ésotérisme, un enseignement caché, protégé, c'est bien la philosophie. Celle-ci se fait contre la *doxa*, contre l'opinion. D'abord l'opinion commune, qui véhicule de ces plates et abusives évidences ; mais aussi contre l'opinion publique, en tant qu'elle est le fondement de la vie collective. Toujours selon Strauss, la philosophie parce qu'elle s'adresse à l'individu, à la personne, parce qu'elle l'éloigne des opinions qu'on fait à sa place, demeure un réel danger pour la cohérence de l'ordre public autour de vérités simples, acquises, évidentes, sorte de pensées-réflexes autour desquelles s'unit la communauté. D'où, pour continuer dans la droite ligne de l'historien, la nécessité de ne pas répandre le message philosophique, parce qu'il n'est pas un ciment social, mais au contraire, parce qu'il fait l'éloge de la solitude et du travail vain, détaché de toute récompense ou signification dans l'ordre des compensations sociales, détaché de toute vanité, de tout sens peut-être.

2. — Mais il est une autre définition, de l'ésotérisme, moins spécifiquement philosophique, plus proprement symbolique. Celle-là est *eso-thodos*, chemin vers l'intérieur, c'est-à-dire expérience sacrée d'une descente en soi exprimée à l'aide de symboles et de mythes, réalisée par le rite. Que tait-on ici ? Ou plutôt, que ne peut-on dire ? Simplement la vitalité la plus intime, la source de l'existence, en tant qu'elle dépasse l'expérience profane et qui, par conséquent, échappe aussi à la discursivité du langage commun. Le secret de l'ésotérisme n'est pas un secret que l'on cache, c'est une réalité que l'on ne peut pas dire, qui

ne peut pas se formuler autrement qu'en énigmes. L'expérience la plus intérieure sera la plus symbolique, et il faudra la langue poétique qui ne pourra pas exprimer et transmettre le sens, mais proposer une posture, une sensibilité qui, analogiquement, doit déclencher chez l'autre une expérience similaire.

La politique de l'ésotérisme symbolique est inexistante, parce que la politique est affaire de la cité, extériorité ; alors que l'ésotérisme est un intériorisme. Le langage utilitaire qui répond aux exigences normatives de la transmission d'informations, qui permet l'entretien autour de l'objectivité, usuelle, nécessaire, vitale, est aux antipodes du langage symbolique qui est destiné à dire pour soi ce qui est en soi. Les deux expériences sémantiques sont opposées, parce que les deux attitudes sont inconciliables ; la voie ésotérique descend en soi pour y trouver l'autre, la voie politique prétend aller vers l'autre pour y retrouver un autre soi.

La politique de ce second ésotérisme, l'ésotérisme symbolique, est inexistante parce que c'est une aberration que d'imaginer l'alliance du politique et du poète, à moins d'imaginer un jour qu'il y ait un parti des poètes et des gestionnaires romantiques...

3. — Mais l'ésotérisme peut-être aussi plus concrètement encore, un ensemble de techniques opératoires cachées destinées à accroître les potentialités de celui qui les met en œuvre. De telles techniques sont tues parce leur promulgation ferait courir de graves dangers à l'innocent qui les voudrait mettre en œuvre sans y avoir été préparé. Tous ces pouvoirs s'acquièrent au terme d'une ascèse pour transmuier le sujet et en faire le réceptacle idoine aux énergies qu'il s'apprête à déclencher. Mais ici, à quoi bon vouloir éloigner l'immature d'une source de pouvoir trop dangereuse pour lui, puisque sa condition même d'ignorant lui interdit de déclencher les énergies qu'il sollicite ? Parce qu'il n'a pas opéré sur lui-même l'ascèse, il n'a pas à craindre la nocivité de l'opération, parce qu'il ne pourra y avoir d'opérativité effective.

S'il y a une politique de ce troisième ésotérisme, l'ésotérisme opératif, celle-ci correspond à celle de groupes de pression, cherchant à accroître leur influence sur ceux qui ne savent pas, et entretenant le secret pour conserver l'ignorance qui assure leur puissance.

La politique associée à l'ésotérisme opératoire n'est donc que l'un des avatars médiocre de la volonté de puissance. Nul élitisme ici, car ceux qui conservent les arcanes le font pour eux-mêmes et pour garder leur ascendant sur le reste des hommes. Le pouvoir réel ou factice qu'ils veillent et dont ils interdisent l'accès ne les hisse pas au dessus des autres hommes ; car ils n'ont pas de valeur en eux-mêmes, pour ce qu'ils sont ou ce qu'ils font, mais à travers ce qu'ils possèdent ou disent posséder. Ils n'ont aucune qualité intrinsèque qui les mettent au-dessus des autres hommes.

Leur associationnisme politique a cela de commun avec celui des gangsters et des banquiers qu'il les rend forts parce qu'ils thésaurisent un avoir, non parce qu'ils confirment leur être.

4. — Mais le XIX^{ème} siècle aura voulu oublier ces principes élémentaires et conjuguer l'occultisme au politique. C'est aussi que les ésotéristes étaient bien fils de leur temps, aveuglés par cette foi infantile dans le progrès des civilisations que la science positive et la colonisation cautionnaient. Dans l'enthousiasme général, on fit feu de tout bois, et l'ésotérisme se mit au service des visionnaires politiques pour nourrir et enrichir leurs projections. Fourier fut assurément l'un des premiers à vouloir bâtir les phalanstères de son socialisme utopique en correspondance avec les grands rythmes cosmiques ; et Jollivet-Castelot le dernier, qui fut excommunié du PCF pour avoir osé fonder un Communisme Spiritualiste et faire du Christ la première figure révolutionnaire. Tout ce siècle fut sensible aux Printemps des Peuples, et de Charles Teste à Eliphas Lévi en passant par les sectateurs de Mizraïm, tous voulurent emporter dans un même mouvement ascendant et enthousiaste la nature inanimé vers Dieu et l'organisation humaine vers le Socialisme éclairé. Il s'agissait ici de répondre avec optimisme aux appels d'un peuple qui voyait son avenir s'ouvrir à lui et d'y répondre en lui insufflant une dimension spirituelle évolutionniste. En cela, les ésotéristes se démarquaient des matérialismes de tous bords qui clouaient malgré tout l'homme à l'horizon de sa chair, mais ils reprenaient à eux les espoirs d'une époque qui voyait dans le temps une ligne ascendante menant au bonheur de tous. L'ésotérisme politique participa alors des valeurs mêlées de la jeune politique républicaine de gauche et

de l'évolutionnisme non pas darwinien mais lamarckien qui passa des espèces animales aux générations humaines, et des mutations biologiques aux transmutations sociales.

Reconnaissons l'affection que nous portons pour tous ces ésotéristes des barricades et ces révolutionnaires de la kabbale. Ils ont pour eux la générosité, la candeur naïve et la spontanéité de leur amour sincère pour l'homme.

5. — Tout autre sont les légitimistes naudorffistes, les royalistes toulousains héritiers des Péladan, les ultracatholiques synarchistes désespérants d'autoritarisme inhibé pourfendant le monde moderne au nom d'une science sacrée du politique, enfin les nazillons de laboratoire disciples d'Evola, et dont les derniers rejetons sont nos modernes et exécrables ésotéristes aryanisés, va-de-la-gueule suffisants et grotesques dans leurs déguisement de templiers, initiés maffieux, épais et abjects, pactisants avec les ordures nationalistes et traditionalistes.

Fondamentalement, cet ésotérisme politique de «droite dure», qu'il soit philosophique, symbolique ou opératif, se constitue à partir de deux principes que l'on retrouve assez régulièrement sous la plume de tous ses sectateurs ; l'un qu'ils empruntent à l'ésotérisme traditionnel, et qui est la métaphore organique, vitalisme cosmique importé à la réalité de l'Etat ; l'autre qu'ils empruntent au fondement historique de la pensée «droitière» et traditionaliste de ce début de siècle, qui est la fascination pour la figure héroïque.

6. — La spécificité de l'organisation étatique traditionnelle, c'est l'importance qu'elle accorde au caractère organique de la vie sociale. L'analyse mytho-politique retenue par la pensée droitière et contre-révolutionnaire, — ou partisane de la révolution nationale, puisque Hitler avait même dit qu'il n'était pas de plus grand révolutionnaire que lui —, imbrique étroitement le spirituel au politique, l'Etat au cosmos, par une transposition d'éléments physiques et temporels à la réalité métaphysique. Au sein de ce cosmos ordonné, l'homme n'est plus un individu isolé, une personne singulière. Il devient la partie d'un tout ; sa dimension personnelle, individualisée n'est pas reconnue car elle n'est qu'une illusion,

destinée à se dissoudre lorsque l'ensemble des structures socio-historiques auront réintégré le temps mythique. Ce vitalisme qui nie à la personne le droit d'avoir barre sur sa propre destinée, qui — en définitive comme dans l'école de Chicago — fait des groupes humains des organes fonctionnalisés pour l'économie générale de la société, va légitimer le rôle de l'Etat en tant qu'il devient la figuration anagogique de la transcendance. Il devient l'appel supérieur, la matérialisation objective du suprême degré d'organisation dans cette hiérarchisation des valeurs analogues à la hiérarchisation des organes dans le grand corps de Dieu qu'est le monde. L'Etat structure le chaos, il est le principe organisationnel parce qu'il élève les individus au dessus de leur seule réalité biologique et les fait entrer de plain pied dans la réalité sacrale, où ils participent enfin consciemment aux forces occultes dont ils étaient auparavant les jouets épris de liberté. Le dévouement à l'Etat devient par là-même dévouement aux dimensions supérieures de l'être, en raison des vertus de la loi d'analogie, mais aussi dévouement à un pouvoir, une puissance transcendantale, magique, supérieure qui fait irruption dans l'ordre inférieur de la réalité biologique sociale. L'Etat organique devient alors le centre modélisateur des parties, à la condition d'ignorer et de lutter contre les parties sécessionnistes, qui sont alors des cancers, organes refusant de travailler pour le tout et s'établissant à leur propre compte. De la même manière, l'autonomisation du particulier est proscrite car elle rejette hors des structurations hiérarchiques fonctionnalistes une partie destinée à prendre son sens et sa valeur par le service à l'Etat.

De la même manière que l'esprit ordonne et structure le corps, l'Etat organique n'a pas à prendre en compte les exigences de son peuple qui ne sont pas de toute façon des manifestations d'une volonté émancipée, mais des mouvements d'une foule inconsciente ballotée par des courants vitaux et des cycles temporels auxquels elle n'échappe pas. Pour imposer sa Force supra-physique à la Forme du Peuple, l'Etat dispose d'une Loi qu'il est seul à pouvoir énoncer et faire appliquer, puisqu'il est le sommet de cette hiérarchisation spiritualisée. Le Peuple, fondamentalement, ne peut pas continuer à la structuration de l'Etat parce qu'il ne s'agirait que d'un dépassement par le bas, et la consultation démocratique ne peut faire appel qu'aux forces de l'instinct d'individus encore asservis à leurs basses dimensions, coupées des réalités spirituelles.

7. — Quant au *héros* de l'ésotérisme de droite, il est rapidement associé à deux valeurs qu'il s'agit de distinguer quand bien même les auteurs entretiennent la confusion : d'une part il est identifié à la figure du maître, d'autre part il est doté d'une dimension sacrée — *heilig* — qui lui fait participer des réalités ontologiques supérieures. Or, parce que, dans la structure politique traditionnelle, la hiérarchisation des individus correspond à leur degré de proximité des influences suprasensibles, le maître dont il est fait l'éloge est aussi un dignitaire à haut statut et prestige social. Il est donc maître dans la société pour être analogiquement héros parmi les Dieux. Mais Berdiaev a montré combien le maître, parce qu'il a besoin des esclaves pour persister dans l'image du maître, demeure alors paradoxalement *esclave des esclaves* : l'esclave est ce par quoi le maître se peut définir. Paradoxalement, c'est donc lui qui dépend de l'esclave pour se conserver dans son identité de maître ; il demeure donc dépendant de ceux dont il croit être le maître des vies et ne vaut moralement pas plus que les esclaves qui acceptent résignés leur sort.

Quant à la hiérophanie qui accompagne le héros parce qu'il vit au plus près de la source sacrée, il semble qu'il y ait un amalgame entre le service rendu à l'Etat et la «hiérophanisation» du maître qui n'apparaît nulle part dans les textes classiques. En effet, la qualité même du héros n'est pas tant celle de se soumettre à la Loi qu'on lui impose — *fusse-t-elle prodiguée par les Dieux* — que d'avoir une bravoure suffisante pour les contourner, les détourner, les pervertir et énoncer les siennes à la face des Dieux renversés de leur trône. Le héros est d'abord celui qui transgresse l'édit du Dieu, non celui qui l'applique, car, ce faisant, il pose en face de la volonté des Dieux la sienne propre, qu'il prétend mettre au même rang. C'est en cela qu'il est héroïque, non parce qu'il suit la loi sacrée, mais parce qu'il la fait. On retrouve une telle qualité chez Ulysse, qui a pour lui, la ruse — le texte d'Homère dit d'Ulysse qu'il est *polymétis* : l'homme aux multiples tours. Quant au premier sens de la Theosophia, c'est là encore l'habileté, la ruse, employée *à la manière des Dieux*. Ainsi des commentaires sur *l'Iliade et l'Odyssée*, d'Eustathe, archevêque de Thessalonique au XII^{ème} siècle, où l'auteur donne la *theosophos* à tout ceux qui sont «habile et rusé», comme Sisyphe qui sut enchaîner la Mort et tromper le Dieu Hadès, ou

comme le propre grand père d’Ulysse, Autolykos, «qui l’emportait sur tous en piraterie et en parjure». Enfin, Mercure n’était-il pas le Prince des Brigands ? On retrouve ici toute la sensibilité de l’idéalisme romantique pour qui l’homme doit se hisser à la hauteur des Dieux pour prétendre à la gnose. On comprend alors l’aspect résolument luciférien du véritable héros, qui se fait *contre*, contre les Dieux, contre les coutume des hommes qui leur sont inféodés, contre les institutions qui laissent l’humanité dans l’ombre des immortels. S’il faut à tout prix garder une image du héros, alors qu’aucun autre être humain ne plie genou devant ce maître, — puisqu’il doit s’énoncer comme tel, sans recours à aucune domination sur ses frères humains —, mais qu’il soit cette canaille rouée se hissant au niveau des dieux par sa hâblerie et sa débrouillardise. Qu’on se le dise, les surhommes, les vrais, sont plus proches des *Pieds Nickelés* que des officiers de *Panzer divisionen*.

8. — Mais fondamentalement, la grande faiblesse de la pensée droitière ésotérique, c’est d’avoir justement chercher à conjoindre une éthique du surhomme et l’apologie du héros d’une part, et de l’autre d’avoir défendu une politique de l’Etat total de droit divin. Car cette structuration organique de la vie sociale ne peut pas laisser la place à la personne pour qu’elle puisse s’énoncer comme un héros, puisque le modèle proposé n’est pas l’initiative ou le volontarisme mais au contraire la négation de soi ou le renoncement à l’affirmation de soi contre les édicts de l’ancienne loi morale. Ce point nous semble essentiel ; il montre bien que l’ésotérisme de droite dure cherche en quelque sorte à ratisser large. Celui-ci s’adresse à des sensibilités médiocres fascinées par des régimes autoritaires qu’il rassemble et qu’il prétend faire cohabiter avec des individus forts proclamant la qualité de la personne et l’importance d’une ascèse personnelle. Ce faisant, il multiplie son auditoire et étend sa toile sur les protestataires de tout bord quand bien même un adepte de la voie du cinabre n’a rien à voir avec un maître-chien de milice de quartier.

9. — On comprend donc que, sans passionner le *débat*, sans même chercher à réfuter l’option traditionnelle de droite d’un point de vue moral, il y a une légèreté argumentative qui rend impossible la cohérence de ce discours. On ne peut à la fois faire l’éloge de l’Etat

qui pénètre toute les dimensions de la vie et utilise les hommes pour les forger à sa mesure, et de l'autre tenir un discours apologétique sur le surhomme qui édicte ses propres lois morales. Il y a ici une faiblesse conceptuelle qui est due nous semble-t-il à une conjonction abusive et impossible à réaliser entre un pansubjectivisme romantique héritier du *Sturm und Drang* et un objectivisme sociologique absolu qui fait de la conscience individuelle une illusion historique amenée à se dissoudre dans une *unio mysticus* avec un Dieu fait Droit.

L'ésotérisme de droite dure ne tient donc pas, et l'attaque menée ici n'est même pas idéologique ; elle est méthodologique car elle prétend qu'il est impossible de faire l'apologie de la dépersonnalisation des individus d'une part et d'autre part de promouvoir une ascèse du surhomme. C'est une imposture intellectuelle d'abord ; c'est ensuite une imposture morale, mais vouloir expliquer en quoi le fascisme est abject serait faire insulte à nos lecteurs.

10. — Pour quiconque a été mordu à la cheville par le serpent de l'ésotérisme, l'ésotérisme de droite dure — ce fascisme païen à la mode de la *Thule Gesellschaft* qui fait des sociétés humaines des bétailières à magiocrate — n'est guère satisfaisant. Mais il ne l'est pas plus que ne l'est le libéralisme consumériste, qui néglige les exigences suprasensibles. Car, à l'évidence, s'il doit y avoir un point d'ancrage entre le sacré et l'homme, ce lien — *religare* — ne doit plus être nié, comme dans le cas de la philosophie marchande, pas plus qu'il ne doit être expulsé hors de l'homme, objectivé et pétrifié dans les figures idolâtres du politique, comme dans le second cas — le culte de la personnalité comme *ersatz* à Dieu. Ce *point central* qui permet l'alliance entre l'homme et le sacré doit donc être retrouvé au cœur de la personne, éveillée à sa propre dimension cosmique ; car en le situant en l'homme, on l'affirme (contre le matérialisme contemporain), mais on ne le fixe pas hors de soi (comme dans l'idolâtrie pagano-étatique).

11. — On sait que de Freda, héritier direct de la pensée de Julius Evola (— qui travailla aux derniers mois de la guerre à la SD, aux services culturels de la SS —) avait voulu, dans les années 1978 associer au sein des universités, l'extrême gauche à certains

groupe d'extrême droite — dont *Primula* et *Caravella* — pour ébaucher une action commune antibourgeoise. Aux yeux des uns et des autres, la dictature de l'économie libérale et l'accession au pouvoir des classes bourgeoises brise la connexion organique — manifestée précisément dans le communisme primitif selon les uns et dans la féodalité organisée par l'aristocratie selon les autres —. L'attaque du capitalisme libéral est donc un classique de la pensée révolutionnaire et contre-révolutionnaire, qui construit sa réponse en postulant un *avant* de la politique, une nostalgie de l'ordre spontané, correspondant à l'organicisme cosmique et social de la mentalité traditionnelle. Ainsi, l'aile dure de la droite ésotérique est d'abord nostalgique d'une communauté hiérarchisée et paternaliste, ayant paradoxalement autant le sens de la transcendance que celui du lien avec le naturel. Quand survient la bourgeoisie, l'ordre ancien bouscule, les hiérarchies de valeurs se renversent, notamment à partir de l'instant où cette classe met ses efforts au service de l'Argent, considéré auparavant comme foncièrement corrupteur. En effet, dans la pensée contre-révolutionnaire catholique, il faut choisir, entre Dieu et l'Argent.

S'unissent ainsi autour des années trente de nombreux intellectuels, de tous bords, marxistes comme légitimistes, surréalistes comme catholiques, dans une critique du capitalisme et dans une remise en cause de la bourgeoisie, non pas considérée comme classe sociale, mais comme conception marchande organisatrice de la réalité, et constitutive d'une philosophie générale de l'économie de soi et de l'amortissement des engagements moraux. Car il existe un *monde intellectuel*, une *existence* bourgeoise qui déteindra et contaminera le reste de la société dès lors qu'elle travaille à répandre alentour son mode de fonctionnement et sa sensibilité au monde. Dans la petite âme bourgeoise, — et la critique vient assurément d'abord des rivages nietzschéens et de la pensée de Jünger quoiqu'elle fut énoncée d'abord par Hegel —, on refuse de quitter sa sphère privée apolitique, dépolitisée, protégée du risque. On s'établit dans la propriété et dans la justice parce qu'elle régit sa propriété privée ; et l'on se comporte en individu face au tout parce que l'on trouve une compensation à sa nullité politique dans les fruits de la paix et du négoce ; la sécurité et la jouissance de l'usure et des biens dispense du courage et de la remise en question du politique. Il n'y a aucun humanisme dans le bourgeoisisme ; ou plutôt l'humanisme de la bourgeoisie, c'est la putain

mercantile fardée aux couleurs de la libéralité. Le modéré, le bourgeois, le bien-pensant avive ainsi la détestation de tous les contestataires anti-capitalistes de l'anarchisme de droite d'un Léon Bloy jusqu'à la critique situationniste des années 1967.

Mais les deux révoltes sont d'un genre tout à fait différent, car, entre la Garde de Fer roumaine et le Collège de Sociologie de Bataille, il y a un espace infranchissable quand bien même la volonté de subversion et l'élan protestataire sont semblables : la place de l'Etat, magnifiée dans l'ésotérisme de droite comme figuration de l'Irreprésentable et de l'Ordre cosmique est contestée dans l'idéologie d'extrême gauche comme figuration de l'autoritarisme morale et politique. Mais si la pensée ésotériste droitière est haïssable en ce qu'elle nie la personne en n'en faisant qu'un rouage de la raison d'Etat adulée comme un Dieu, la pensée d'extrême-gauche fait aussi fausse route en excluant de sa problématique la dimension sacrale et cosmique de l'engagement humain.

12. — Ce que le totalitarisme ésotérique cultivait, c'est-à-dire le déni des foules, leur malléabilité passive face aux ordres du supérieur, l'absence de prise en compte de leurs attentes et de leurs espoirs, la dictature douce démocratique le cultive tout à l'inverse, s'employant non pas à respecter et élever les foules à la responsabilité politique, mais cherchant les moyens de les séduire et de les asservir en répondant à des exigences les plus grossières parce que, mathématiquement, les plus repérables. L'ordre dictatorial de la transcendance interdisait aux masses le droit à la décision ; l'ordre dictatorial flou et déguisé des démocraties démagogiques nie *l'existence des hommes réels*, parce qu'elle cherche à s'adresser et à convaincre *l'homme moyen, homo statisticus*, entité abstraite invisible et irreprésentable, au cœur de tous les sondages et au milieu de tous les enjeux d'élection.

De telle sorte que ces deux systèmes doivent être renvoyés dos à dos, parce qu'ils refusent de considérer autre chose que la *foule*, cette entité abstraite, désignée nommément comme si elle pouvait être *une* conscience, avec *une* volonté, alors qu'elle est l'agrégat de volontés particulières, diverses, contradictoires et autonomes, dont la réduction conceptuelle et arithmétique ou métaphysique sous quelques traits généraux, efface la singularité et l'épaisseur existentielle des *personnes* qui la constituent. L'usurpation

fondamentale de ces deux discours, c'est d'avoir négligé *la personne, den Enkele* kierkegaardien, et d'avoir voulu fonder une politique sur une abstraction idéale qui n'a aucune existence concrète : *la Foule*.

Par conséquent l'ésotérisme, en tant qu'il est cette expérience incommunicable mais partageable par l'expressivité irréductible du champ des symboles, ne peut pas avoir d'applicabilité politique *directive*, puisque la politique, sacré ou profane, sociale ou libérale, démocratique ou fasciste, travaille à partir de la réduction idéale et algébrique des personnes en masses et en foules compactées ayant les attributs factices d'une vie et d'une volonté.

Mais ultimement, parce que l'acte ésotérique, — en tant que descente en soi, rencontre avec les Anges et le Petit Peuple intérieur, métamorphose de soi par soi, où l'alchimiste est à lui-même son propre creuset —, parce que l'acte ésotérique permet l'énonciation et la confirmation du mystère et de l'*irréductibilité de la personne*, alors il est une *école réfractaire au politisme*, parce que, par lui, la personne se grandit en se creusant ; Et il ne peut s'énoncer que comme *subversion de tout réductionnisme politique* ; et, ce faisant, il est plus proche du subjectivisme prénietschéen de Stirner que de l'idéalisme à l'allemande d'Evola.

Chronos et les Prophètes

Ni K. Marx, ni R. Guénon, ni A. Smith

mais A. Weishaupt

1. — Guénon, Marx de l'ésotérisme ? L'un et l'autre ont la même volonté hégémonique d'englober dans leur système toutes les manifestations du réel, mais selon des grilles interprétatives fort différentes. Car le mathématicien-évêque de l'Eglise Gnostique fait décliner toutes les superstructures humaines — religieuses, économiques, idéologiques et sociales — de principes suprarationnels et transcendants ; tandis que le matérialiste épicurien n'admet aucun principe qui demeure au delà de l'Histoire ; et, chez lui, c'est l'économie qui détermine tout, pas seulement les rapports de classes, mais aussi les conditions de production du réel. Quel réconfort alors dans cette constatation d'opposition ! Les deux extrêmes se regardent en chiens de faïence, l'ésotérisme chrétien d'un côté, le matérialisme dialectique de l'autre. Entre les deux, le bon sens bourgeois peut dormir tranquille, et la philosophie libérale peut continuer sa libre-entreprise. Marx ou Guénon, Révolution ou Tradition, toutes deux ont échoué dans leurs efforts de subversion du monde moderne, preuve que même des feux croisés ne suffisent pas à contester la légitimité de l'économie libérale et sa conception marchande de l'homme et du monde. Demeure alors l'étourdissante solitude d'être le dernier debout, au milieu des utopies à l'humanisme brisé et des églises au toit crevé. Serait-ce alors la fin de l'histoire, et l'extension des régimes démocratiques au rythme des avancées du libre marché ? L'homme demeure seul parmi les idoles ruinées, accroupi au milieu des décombres. Il peut enfin librement se consacrer à son livre de comptes.

2. — Au delà des apparences, Marx et Guénon ont en partage un même historicisme messianique et une même critique prophétique du monde moderne. Ce qui n'étonne guère si l'on voit derrière Marx, Hegel — dont il récupère l'ontologie dialectique qu'il restitue

dans un contexte historique et économique — ; et derrière Hegel, Böhme, le coordonnier de Göerlitz, dont la psychologie illuministe et l'alchimique théologie qui firent le premier énoncer les règles d'une dialectique métaphysique et religieuse : *In ja und nein bestehen alle Dinge*. Or, il n'est pas nécessaire de revenir sur l'influence qu'exerça Jakob Böhme sur Louis-Claude de Saint Martin, qui fut pendant trois années à Strasbourg son traducteur, et qui, à son tour, fut le premier d'une filiation initiatique martiniste dont on retrouve *in fine* les milieux occultistes de la Belle Epoque en lesquels René Guénon fut initié à sa première philosophie transcendantale.

Ce qui veut dire alors que Guénon et Marx ont en commun une certaine intelligence de la dialectique, — fort différente dans ses ultimes conséquences mais partagée lorsqu'il s'agit de critiquer les dualités monolithiques qui ne peuvent pas rendre compte de la véritable dynamique des groupes humains organisés autour de la production, ou des plans subtils qui transcendent les efforts discursifs de l'intelligence. Mais la divergence radicale réside dans le dépassement de la dualité. Car dans le marxisme, de *un*, il faut faire *deux* — puisqu'il faut dresser les classes les unes contre les autres au nom de la justice ; et dans l'ésotérisme chrétien, de *deux* il faut faire *un* — puisqu'il faut unir la conscience au monde en dépassant les artifices de la personnalisation de l'égo.

3. — Cependant, une analyse plus fine fait comprendre la dialectique ésotérique en des termes strictement *intérioristes*. Nulle part on ne trouvera chez Guénon une quelconque volonté de la réconciliation sociale ; rien n'est plus étranger à la pensée de l'ésotériste que la mièvre charité et les actions de grâce ; mieux (ou pis) encore, il ébauche une ségrégation sociale selon la qualité initiatique des individus. On ne peut donc raisonnablement admettre chez lui cette angélique pacification qui fuierait les conflits et voudrait résorber les tensions sociales ou politiques. Sa métaphysique de mathématicien laisse peu de place au cœur. D'où cette constatation que si le *deux* est de ce monde — notamment dans les jeux du politique, c'est que le *un* n'est pas encore acquis à l'*intérieur de la conscience* en mouvement vers la réunification avec son point central et métaphysique. Le chemin demeure encore à suivre, au-dessus des données historiques et constatables, dans un

dépassement de soi qui trouve les schémas classiques de la socialisation ou de la coutume et prétend trouver la solution aux imperfections de cet Age de Fer en faisant appel à un troisième terme, de nature suprasensible. Fortement influencé par ses lectures d'Orient, Guénon ne conçoit pas d'autre alternative pour résorber la dualité et la conscience de chute, que de travailler à la réduire d'abord à l'intérieur de soi, en en finissant avec l'adhésion au Moi et avec ce monde duquel il faut se détacher.

4. — Quant à la dialectique marxiste qui, du *un* des conditions de la réconciliation et de l'amitié des classes veut faire *deux*, elle se place résolument du côté des conditions *extérieures* de la réalisation humaine. Elle est donc l'exact reflet de la dialectique ésotérique. Son objet est d'abord de donner au prolétariat non éduqué ou assoupi par la morale bourgeoise et religieuse la «conscience de son malheur», lui faire prendre conscience des luttes qui sont menées par les détenteurs du capital pour accroître leurs richesses au détriment des classes laborieuses. La dialectique est ainsi conaturale à toute manifestation du politique dans toute civilisation, et c'est bien la réunification et la pacification est un leurre destiné à masquer la réalité *violente* des rapports humains du schéma capitaliste. C'est pourquoi le marxisme revendique à son tour une dialectique — ici tournée vers l'extériorité de la vie sociale et économique — au nom de la Justice. Mais ultimement, sa finalité n'est pas tant la perpétuation *ad finitum* de la lutte des classes que de préparer le Moment Ultime où les conflits seront bannis parce que les séparations entre les classes sociales seront éteintes. Alors sera dissipée la dualité sociale pour qu'advienne l'unité d'un *Etat sans classe*. En cet état, l'homme, enfin émancipé de l'esclavage du travail pour survivre, pourra enfin travailler pour se produire lui-même, devenir l'artisan de son projet personnel, en quittant le registre de l'aliénation pour enfin être libre parce que son travail n'est plus alors inféodé ou déterminé à une quelconque force ou pression *extérieure*.

5. — A la suite de quoi les deux dialectiques promettent, par des chemins différents, une nature humaine renouée, — le martinisme cabbalistique considère que l'Age d'or est au début des temps, ces temps pré-adamiques où l'homme était auprès de Dieu, mais la

cyclicité permet son retour ; et le marxisme repousse l'Age d'Or au terme de l'histoire lorsqu'enfin l'action ne sera plus lutte contre l'autre mais élévation de soi, et alors il est une figure réactualisé du Communisme primitif idéal. L'Adam Kadmon a ici fort à voir avec le travailleur émancipé : outre qu'ils soient tous deux rouges, ils partent tous deux en quête d'une liberté qui doit au *terme historique* de la pérégrination se faire sans déterminants extérieurs. Par conséquent, dans les luttes du prolétariat qu'il entend mener pour être son propre libérateur et dans les mystères chrétiens de la Belle Epoque, il y a la même volonté farouche de porter un regard désenchanté sur le présent où règne l'illusoire et fallacieuse dualité (de classe dans un référentiel historico-économique, gnostique dans les cadres d'une hiérophistoire suprasensible) et un regard enthousiaste sur le monde qui demeure encore à bâtir où les injustes déchirures de l'homme historique seront résorbées et où l'homme deviendra à lui-même son propre Dieu, — la théurgie des origines mystagogiques étant extériorisée et devenant chez Marx pratique sociale —.

6 — Les temps modernes ont mis à mal ces deux dialectiques, l'une sacrée et intérieure, l'autre sociale et extérieure ; et les deux projets de rémission de l'être peccable au bénéfice de l'homme nouveau à faire dans un nécessaire futur sont désormais battus en brèche devant un autre genre de messianisme. Car l'attache au progrès et l'amour des prophéties sont tels qu'il faut encore à l'homme moderne des sirènes pour lui chanter les merveilles d'un monde à-venir. Ainsi, devant ces deux historicismes, la place est laissée vacante pour la dernière des idéologies du progrès qui est assurément la plus vulgaire : la croyance du bonheur conquis dans un au-delà de la consommation, lorsqu'enfin l'être connaîtra le repos parce que tous ses désirs auront été exhaussés par l'accaparement d'objets à consommer, à posséder, à manger, et par la maladroite appropriation des vertus qu'ils symbolisent. Ici, la société marchande en s'adjoignant les services du spectacle veut faire du processus de consommation un acte magique destiné à transmuter l'avoir et l'apparaître en être, et l'appropriation des objets en gain de *mana*. Au terme de l'acte de consommation, il y a la promesse d'un apaisement des désirs enfin comblés, parce que l'économie, de subsistance qu'elle a pu être lorsqu'il fallait subvenir aux *besoins fondamentaux*, est passée

dans le registre des désirs, — non naturels, et non nécessaires comme disait Lucrèce — C'est désormais une question de survie pour l'économie de marché que d'affirmer que l'extase, la jouissance et le bonheur seront conquis dans et par la satisfaction des désirs, au delà des besoins. Elle cautionne alors sa propre existence en se donnant l'allure d'être au service de l'homme alors qu'elle demeure la maîtresse des hommes et a besoin de leur consommation pour sa propre pérennité dans le temps. La course à la croissance est l'aspect vital de ce système énergétique condamné à l'entropie sans l'incitation à la consommation. Tout l'art de la philosophie bourgeoise est de travestir la roue infernale des désirs insatisfaits en l'heureuse promesse d'un repos des désirs lorsque ceux-ci seront comblés par la consommation, au bout d'une histoire linéaire qui va vers le mieux-être, c'est-à-dire vers le plus-avoir et le plus-apparaître.

Au delà de l'aberration psychologique qu'elle énonce, au delà du naïf messianisme dont elle se pare pour justifier sa croissance et pour fonder l'acte de dévoration du monde qu'elle transmue et *exècre* en produits *finis*, la société marchande énonce le plus pernicieux des horizons prophétiques. Elle n'a aucune dimension sociale, car l'acte de consommation demeure réponse individuelle aux désirs solitaires — et le relais médiatique conforte ce premier solipsisme ; et elle n'a aucune dimension spirituelle puisqu'elle objective les vertus et les puissances, les fige et les pétrifie dans des formes matérielles et extérieures qu'elle soumet à la grande dévoration.

De fait, le dernier messianisme qui dure et se conforte par l'adoration des foules qui n'ont plus d'autre eschatologie est tout sauf dialectique. Sa vision édenique de l'économie en tant que moyen d'accession au bonheur devra de sa sphère gommer toutes les aspérités, donc nier la réalité des conflits sociaux, donc camoufler l'existence des injustices qu'elle génère pour sa propre survie, donc maquiller sa froideur inhumaine lorsqu'elle mène au loin les guerres pour pacifier les régions de sa prochaine exploitation.

Réciproquement, parce qu'elle a su transmuier l'idole en icône, elle bannit à jamais les paysages intérieurs et la quête spirituelle. Car la spiritualité a comme premier fondement un rapport *indirect* à son objet. La conscience, la sagesse, la métaphysique ne sont pas des données immédiates, et c'est au terme d'une démarche de re-présentation d'objets qui

échappent à celui qui les cherche (fondement de la quête) que les notions pourront être vécues et éclaircies. En faisant des objets de consommation les moyens d'accéder *directement* aux vertus qu'ils symbolisent et que le spectacle met en scène, la société marchande renie le projet spirituel et énonce pour la première fois dans l'histoire des idées une possible *matérialisation directe de données spirituelles*. C'est plus qu'une dictature de l'absolu de l'objet, c'est le retour à l'animal, puisque lui non plus ne peut pas se représenter ce qui échappe à sa prise directe et sensible. La consommation devient alors communion mystique, orgiastique et orgasmique puisque, dans l'objet particulier qui est donné à la consommation, c'est en fait la qualité transcendante universelle, archétypique qui est promise et qui ouvre vers une jouissance sans péché. Mais ce projet totalitaire est promu à l'échec parce que, malgré toutes les stratégies médiatiques idolâtres, l'acte de consommation demeure fondamentalement frustrant : il prétend combler un désir alors qu'il doit en même temps en créer d'autres, afin d'assurer la perpétuation du système de consommation et l'économie marchande. De fait, puisque dans l'instant de l'achat, il leurre le consommateur en lui promettant l'absolu qu'il repousse à plus tard dans une consommation ultérieure, le système libéral doit impérativement s'énoncer lui aussi comme une prophétie du bonheur au bout des temps lorsque tous les désirs seront comblés.

Il n'est nul besoin d'en montrer l'inanité et le vice, il convient seulement ici de comprendre que cette ultime prophétie, qui est la dernière et enveloppe toutes les manifestations du réel comme un éclatant linceuil, a perdu son fondement dialectique, intérieur ou extérieur. Elle ne peut rendre compte de la réalité de la vie, — spirituelle ou sociale —, elle la masque et la fausse ; elle est force de mort et éloigne chaque jour un peu plus l'homme de ses centres dynamiques de vie. L'avenir qu'elle promet n'est pas la fin de l'histoire, c'est la fin de l'humanisation par le courage social ou l'abstraction spirituelle, c'est la proclamation barbare des joies immédiates et animales.

7. — Fondamentalement, tous ces historicismes, dialectiques ou non, reposent sur le messianisme de Joachim de Flore qui, le premier au XII^{ème} siècle, ébaucha une lecture temporelle qui n'était plus cyclique mais linéaire, scandée par trois âges, — des ronces, des

roses et des lys —, selon une progression régulière et inéluctable qui emportait avec elle toutes les manifestations humaines. A l'Eternel Retour des Grecs que Nietzsche retrouva au terme d'une expérience profondément vitale, le christianisme prophétique, son détournement ésotérique et sa laïcisation marxiste ou libérale opposent une vision de l'histoire prédéterminée qui nie toute valeur à l'instant présent, sinon d'être le moyen, le passage vers une vérité supérieure à venir. En ce cas, la situation particulière d'un sujet, — dans l'histoire des faits et par conséquent dans sa propre histoire —, est diminuée et déconsidérée. Pis encore, la faculté de décision et d'action de la personne perdent de leur importance parce qu'elle ne peuvent prendre sens que dans une ligne à laquelle elles doivent se soumettre et travailler. Tous ces historicismes portent donc atteinte à la souveraineté de la personne et l'aliènent à une force supérieure pour laquelle elle n'est qu'un canal, une voie d'expression. Les générations sacrifiées pour des lendemains qui chantent, comme les primitifs qu'on a baptisés au goupillon et au fusil pour qu'ils sortent de l'enfance de la civilisation, et comme les exclus au nom d'une reprise toujours repoussée dans le temps, tous sont les victimes immolées sur l'autel du progrès nécessaire et des linéarités prophétisantes qui ne peuvent pas accepter qu'il y ait une *valeur absolue* à l'acte présent, parce que les problématiques du progrès se désengagent de l'immédiateté pour la promesse repoussée dans l'avenir. C'est au fond la raison de la double condamnation de Camus par les marxistes et les existentialistes chrétiens, puisque son amour de l'homme de la contingence le rendait rebelle à toute forme de négation de l'acte présent.

C'est enfin la raison de l'échec des deux premiers messianismes et de leur inadéquation à la postmodernité. On ne peut plus croire au progrès après Auschwitz. Seul, le dernier messianisme — celui du bourgeois et de son plan-épargne sur trente ans — continue de sourire au milieu des dévastations de ses prédécesseurs.

Lui faudra-t-il, à lui aussi, ses camps et sa mort des hommes au nom de l'Homme ; — et surtout, *combien* lui en faudra-t-il ?

8. — Le drame de toutes ces utopies, c'est qu'elles n'en furent pas.

Plus exactement, elles privilégierent toutes une *uchronie*, relégation du bonheur non pas dans un non-lieu, mais dans un non-temps au bout de l'histoire. L'erreur — mortifère — consiste donc en une translation maladroite de l'espace (ce lieu que j'occupe et qui fonde *maintenant mon existence* par ma présence au monde) au temps (ce moment repoussé dans l'avenir dans lequel je serai et auquel mes efforts présents sont consacrés). On préférera ici refaire la philosophie d'une *existence au présent* plutôt que celle d'un *être au futur*. C'est pourquoi en face d'une problématique chronologique, il faut déployer un *nouvel espace mythifié* qui doit faire pendant au temps mystifié.

9. — L'idéalisme métaphysique des philosophies occidentales aura toujours voulu, depuis l'extinction des multiples théories médiévales des signatures, faire de la nature un attribut du divin (Spinoza), ou une substance inverse de l'esprit (Descartes), pour contempler l'espace non d'un point de vue vécu mais selon une approche qu'elle croit objective parce qu'elle la fait ontologique.

Or l'espace n'est jamais substance ou attribut, car il est rapport vécu entre un sujet et une extériorité. C'est d'abord une dynamique de la perception, et non pas un attribut métaphysique sans origine ni observateur. L'espace métaphysique aura été certainement clairement borné par Gallilée pour qui les espaces sublunaires peuvent être ramenés — *par delà leur foisonnement sensible* — à quelques lois simples de la géométrie. Le synthème mathématique prend la place du symbolisme naturel, il éradique l'expérience naturelle de sa densité vécue et ramène l'espace à un tissage de lignes droites réductibles à quelques équations duquel est banni le sujet. Dès lors le cri désespéré d'un Pascal, effrayé par les espaces infinis est causé par la disparition d'un monde habitable et anthromorphisable. L'espace fait nombre interdit d'utiliser la nature pour accéder à l'irreprésentable et à son chiffre. L'achèvement s'accomplit dans les très prussiennes philosophies de l'histoire qui auront balaféré ce siècle, et qui, de Hegel, ne retiennent que le philosophe de l'histoire alors qu'il y a aussi chez lui une philosophie de la Nature, peut-être liée à celle de F. von Baader.

Réhabiliter l'utopie, — et non l'uchronie — serait donc reconstruire une philosophie de la nature, et un «sens de la terre» dont le *Zarathoustra* de Nietzsche dit qu'il est l'une des qualités du surhomme. Cet espace *utopique* se constitue donc non pas en face d'un sujet contemplant le monde, mais bien dans la *relation* du sujet au monde. A la culture de l'œil, des clercs et des lettrés qui savent mieux que quiconque voir, observer de l'extérieur, et être *visionnaires*, il faut réhabiliter la culture de la main, dans sa primitive sensualité, parce que cette dernière n'est pas contemplation esthétisante mais dialogue avec les matières soupesées.

L'espace nouveau qui éclot alors est à l'entre-deux du sujet et de l'objet, il n'est plus perçu selon le point de vue abstrait et idéaliste de la métaphysique. Il s'agit dorénavant d'un espace *habité* dont le cœur est la conscience qui s'y niche ; il affleure dans la conscience qui accepte la relation naturelle entre le je et le monde. Par là-même, il y a réhabilitation d'une terre de passage, mésocosmique mais aussi mésopsychologique qui est adaptée aux modelages de la conscience dialoguante. Terre de passage, gué, l'espace nomade reconstitué au terme de cette entreprise utopique serait fort *hermésien* puisqu'il n'est pas l'espace intérieur des mystiques détournées de la chair, ni l'espace quantifié des impérialismes prométhéens, c'est un non-lieu dynamique à la conjonction de ces deux plans, dans le tissu de la membrane, de la peau, dans ce lieu de glissement et de transition métamorphique qui fait résonner enfin le microcosme humain avec les immensités cosmiques, ce qui est en haut avec ce qui est en bas.

10. — Or il faut, dans cette tentative de reconstruction, utiliser là aussi de la dialectique, puisque l'homme du *progrès spatial*, — du *bon site* comme lieu de bonheur —, l'homme de l'*eutopie* doit osciller sans cesse entre les deux mondes de la subjectivité et de l'objectivité. Succombe-t-il à l'objectivation de l'espace vécu ? Et c'est alors un espace *topique*, identifiable, une terre concrète qui est aimée, un terroir, voire une nation. L'objectivation de l'espace fait les territoires ; et les territoires font les frontières. Or, l'*eutopiste* n'engage pas le dialogue avec un espace «spatialisé» concrètement, mais avec le cosmos tout entier ; de telle sorte qu'il opposera aux nauséux discours sur la vérité de la

terre, sur la terre-patrie ou la frontière naturelle, un véritable *cosmopolitisme*, puisqu'il y a dans le mot la référence aimée à l'Internationalisme et l'étymologie qui renvoie à la notion de Beau.

Réciproquement, subjectiviser à l'excès l'espace peuplé de soi, c'est le retirer de la sensualité qui le constitue et qui est partie intégrative de mon expérience au monde, c'est sombrer une fois encore dans les idéalismes détournés du milieu, préférer la ciel au terre, donc s'anémier puis perdre ses racines, — sensibles, sensuelles et signifiantes.

11. — Littérature que tout cela pourrait-on dire, qui ne propose rien de précis. Pourtant le projet, s'il est mené à terme, veut bien plus que faire participer à la nostalgie du poète devant les forêts embrasées par l'automne. La finalité du programme des espaces revisités et réinvestis, c'est de proposer un salut social, culturel et spirituel à la *personne*, — dans la distinction qu'opère Kierkegaard —, et surtout pas aux foules et aux masses en attente de révélation politique ou religieuse.

Car, en redimensionnant l'espace, on le fait échapper aux réductionnismes conceptuels postgalliléens et il devient une matrice sensible aux courants et aux ondes qui sillonnent et zèbrent les âmes. Car alors la nature se creuse et devient l'occasion d'une expression symbolique.

Le projet fondamental ici proposé n'est rien d'autre qu'une ré-animation des choses, ou pour le dire avec plus de violence encore, il s'agit de *rendre au monde Sophia, redonner ses Anges et ses Démons à la nature ; en un mot, de retrouver l'animisme qui ouvre la matière et lui permet de résonner et de répondre aux premiers chants humains*. Admettre la polysémie de l'espace, reconnaître qu'il n'est pas qu'une étendue glacée et inerte, mais qu'il est chargé d'investissements affectifs — au sens des espaces transitionnels de Winnicott pour un strict niveau psychologique —, c'est reconnaître dans l'observation, la manipulation et l'habitation du monde une focale où se dévoilent les premiers attachements (— projection ? intuition ? —) du psychisme.

Se superpose alors à la carte plate des géographes, la carte vallonnée aux côtes échancrées des territoires dans lesquels l'investissement poétique et symbolique est possible.

La pierre que l'on taille, si elle n'est plus définie par sa masse et par la quantité d'énergie que son polissage exige, peut enfin être définie et aimée par la place qu'elle occupera dans la cathédrale à bâtir. Mais on quitte alors le registre synthématique qui voudrait s'arrêter aux coordonnées horizontales pour introduire une logique d'un nouvel ordre, logique floue, logique douce qui permet à l'espace d'accueillir et d'abriter la conscience qui s'y investit. La matière n'est plus indifférente, elle devient l'alcôve où germent les songes d'une conscience active ; elle permet de manifester la vie intérieure sous la lumière du jour. Dès lors s'ouvre une pédagogie par l'espace : les éléments que l'on chante deviennent reflets qui mettent en scène la dramaturgie intérieure, comme c'est assurément le cas dans l'athanor de l'alchimiste (— mais laquelle des deux scènes théâtrales fut la première ? —). La réhabilitation de l'espace hermésien ouvre donc vers une pédagogie où l'objet n'est plus moyen d'une fin utilitaire mais *poétique qui enseigne sur soi, par soi*. Cette pédagogie par l'intermédiaire de l'espace symbolisable permet une exploration intérieure sans le contrôle ni la censure extérieure. Ainsi donc, cette esthétique nouvelle qui (r)enseigne sur soi, sans avoir besoin d'autre maître que soi, peut faire fi des dogmatiques qui prétendent révéler la vérité de la nature humaine. Si le Philalèthe a raison, il suffit d'aider la nature pour qu'en retour celle-ci dévoile les secrets de l'âme à qui la veut triturer et qui lui ouvre son cœur.

12. — Mais de plus, l'arpentage des espaces symbolisables et des terres d'outre-vrai familiarise avec la fréquentation et la manipulation des mythes. Car méditer les espaces poreux, c'est percevoir à travers eux les mythes et les grandes Images archétypales qui travaillent dans l'arrière-conscience. L'exercice d'animisme quotidien rend plus sensible aux couches profondes de la psyché, ces couches qui n'affleurent que rarement à la conscience. Il faut les rêves, les expériences-limites de la perception ou de l'affect pour que l'individu prenne soudain conscience des énergies archaïques qu'il abrite. La reconquête symbolique de l'espace facilite ces émergences, selon une modalité moins violente, plus homéopathique pourrait-on dire. Par *l'espace consacré*, le sauvage reprend vigueur dans la conscience civilisée fatiguée, le mythe est accueilli par la conscience, non pas comme un irrationnel, mais comme un surrationnel.

Est-ce donc un hasard si dans l'Illuminisme de Weishaupt, les hauts-grades correspondent très exactement à ce programme de sensibilisation progressive aux mythes, à leur usage, — en un mot à leur fréquentation pour se hisser hors d'un rapport de fascination-soumission à leur égard ? Et deux *institutions* excellent dans l'usage du mythe pour servir leurs fins : à savoir (— outre la fange publicitaire —) la religion institutionnalisée et le pouvoir politique. Les pages de Sorel lecteur de Renan sont éloquentes qui montrent combien le christianisme des premiers siècles ou la jeune République de 93 ont pu pour ainsi dire magnétiser les foules en leur donnant comme impulsion qui allaient engendrer les grandes énergies qu'on connaît des *mythes*, des «images de bataille». Le psychisme sans défense, dans l'illusion qu'il a de choisir, dans l'innocence et la fragilité de son état face à des symboles qu'on lui fait manipuler sans prévention ni éducation, est alors emporté dans un torrent vital qui le dépasse, l'enthousiasme, le nie et le fera tuer le cœur joyeux. L'histoire récente a montré combien un chef habile peut jouer du mythe pour galvaniser ses troupes, envoyer des enfants hilares à la boucherie, rabaisser des femmes ravies de l'être au rang de génitrices. L'accoutumance au mythe endurecit la résistance aux manipulations et aux propagandes, mais en même temps, il dilacère les atours clinquant dont le pouvoir, spirituel ou temporel a besoin pour se travestir et inspirer l'adoration et le respect magique des chefs par les foules. C'est pourquoi, dans ses ultimes conséquences, le nouvel humanisme de la terre songée, lorsqu'il arpente et peuple de présences et d'intentions les objets du quotidien est une véritable gymnastique du sens poétique qui rend beaucoup plus solide et beaucoup moins dupe devant les tentatives faites par le pouvoir pour utiliser à l'insu de la personne les forces qui dorment en elles.

Revenant à Weishaupt, les trois derniers grades de sa secte — *Prêtre, Mage, et Roi* — professent respectivement la haine et l'extermination des patriotismes et des gens de politique ; ensuite la conversion à un panthéisme matérialiste et la fausseté de toute religion ; enfin le devoir qu'a l'homme d'être son propre souverain. Il s'agit bien là d'une Diabolique et très aimable Trinité en laquelle il est aisé de se retrouver.

Le panthéisme matérialiste est plus qu'une religion naturelle, c'est un choix de revitalisation de l'espace au détriment des prophéties déresponsabilisantes ; c'est pour nous le refus du temps par lequel s'incarneront les Idées, au profit de l'espace dans lequel se manifestent les Mythes ; c'est le choix du bonheur dans l'espace vertical, plutôt que le sacrifice présent pour un printemps au terme de l'hiver.

L'extermination des patriotismes et des princes, c'est la fin des espaces objectivés par les nations, le droit du sol ou du sang ; et la haine des religieux, c'est le renoncement à la subjectivisation absolue de l'espace, à la désincarnation du sacré, c'est l'espérance d'une possible chair sainte.

Et enfin, cet admirable et digne précepte, ce devoir d'être son propre souverain, parce que « toute subordination devrait disparaître de la surface de la terre », elle est plus qu'un principe antiroyaliste ; c'est une injonction qui s'adresse à la personne, et la laisse nue face à elle, sans aucun recours autre que sa conscience. Elle fonde alors la plus haute pratique morale qui soit, spirituelle et sociale, parce qu'elle s'ancre dans leur racine commune qui est le mythe imprimé dans l'espace poétisé.

Rêvons donc après Spartacus Weishaupt, non l'intrigant paranoïaque infiltrant les cours d'Europe, mais le panthéiste régicide et déicide, l'Impatient Saccageur qui voulut sacrifier les sectateurs de Chronos et tirer du ventre de la Terre une jouissance non différée.

Zeus et les voltmètres

Du Mundus Imaginalis au Cosmos Technologicum

1. — La culture traditionnelle, avec son imprégnation si forte du symbole et du mythe n'est pas une société close ; elle a une histoire et se nourrit de son propre changement. Ainsi de la métallurgie ou de l'agriculture qui furent des révolutions technologiques historiquement datées et qui fournirent à la société traditionnelle de quoi recomposer une nouvelle *imago mundi*. A chacune des grandes étapes *historiques* de la société traditionnelle, le symbole devient le moyen d'intégration fécond qui assimile concrètement et expérimentalement l'innovation technologique. Celle-ci participe alors aux grandes expériences primordiales intimisées et socialisées par le mythe. Le symbole va unifier les divers niveaux de la réalité cosmique en invitant la conscience et ses couches les plus ancestrales à accepter la différence, la nouveauté, l'hétérogénéité, en l'imbriquant étroitement dans un système codifié de valeurs quotidiennement et existentiellement éprouvées.

2 — Ainsi l'Age de Fer projette-t-il sur la société traditionnelle toutes ses déficiences : il la veut immobile, insensible au temps et figée dans une arriération technologique, parce qu'il est lui-même incapable d'*assimiler archaïquement ses propres nouveautés historiques*. Tout concourt d'ailleurs à donner l'impression que les dernières innovations de l'époque moderne, reléguées hors du champ symbolique, font tout pour y revenir, en empruntant les voies détournées de la «société de l'image». Jamais auparavant l'homme n'a été autant environné d'artefacts dont la finalité n'est pas seulement productive, mais aussi informative et par conséquent symbolisante, à son insu. Mais la pédagogie scientifique aura très tôt étouffé chez l'enfant — et porté à la risée chez l'adulte — la participation consciente à la vie des symboles et l'intégration à l'expérience existentielle des nouvelles et récentes dimensions de notre histoire technologique.

Non seulement il y a la voie pour une philosophie de l'histoire des symboles ; mais l'occident en voulant seulement faire une histoire des Idées ou des Faits se sera toujours plus perméabilisé et fragilisé à l'influence pernicieuse, au cœur de sa propre histoire, des mythes dont notre siècle aura vu éclore les fleurs de feu.

3. — La civilisation, telle qu'elle s'est affirmée depuis 2000 ans, — patriarcale, historiciste, et soumise aux ordonnances des prophéties du *Tu dois* venues des hauteurs de la Raison, du Dieu unique ou du Patriarche de la tribu — est à l'agonie. Mais laissons-là les eschatologies millénaristes qui — sous couvert de proposer un nouveau paradigme — retombent dans les problématiques de la Providence ; celles-ci ne font rien d'autre que de reconstruire de l'historicisation messianique sécularisée par un siècle de sciences sociales. Car s'il fallait donner la spécificité de cette mutation de civilisation, nous dirions simplement qu'elle est technologique, et qu'elle ne hissera pas l'humanité hors de son habituel régime ontologique. Seulement, cette nouvelle technique causera des révolutions sociales et culturelles aussi bouleversantes que furent en leur temps la révolution néolithique et l'invention de la machine à vapeur. C'est seulement par l'assimilation et l'intégration symbolique de ces nouvelles données dans sa vie quotidienne que l'homme moderne pourra alors opérer une mutation profonde sur sa psyché, par conséquent sur la vision du monde, et finalement, sur le monde. Alors seulement, on pourra dire de cette rupture culturelle qu'on nous prophétise depuis des décennies qu'elle a été réalisée, qu'elle a changé le monde, mais aussi qu'elle nous a *changé de monde*.

4. — Avec l'émergence des nouvelles technologies informatiques et cybernétiques, s'ouvrent les espaces infinis de la réalité virtuelle, mais les nouvelles générations ne disposent pas encore des outils pédagogiques, symboliques et intégratifs qui leur permettront d'assimiler ces nouvelles représentations du monde. Apparaît ici la nécessité impérieuse d'une recomposition du paysage scolaire en tant qu'il doit mettre à disposition des nouveaux citoyens de la cybersphère une imagination symbolique puissante qui pourra *assimiler* — quasi biologiquement — les nouvelles données de la réalité technologique et

par conséquent opérer une conversion du regard afin d'engendrer non seulement une nouvelle vision du monde mais, subséquemment, un nouveau monde.

5. — Le monde semble vieux, tout semble aller cependant en même temps trop vite ; parce que rien n'est fait pour habiter la technique, pour rêver la télésience. Tant que rien ne sera entrepris pour conquérir et faire siens les nouveaux *outils* technologiques, la situation paraîtra figée, paradoxalement figée, alors que tout semble s'emballer. Entendons-nous bien : *il s'agit ici d'oser une assimilation imaginative révolutionnaire unique des principes de changement qui sont technologiques*. Comme la révolution néolithique, en passant du nomadisme à la sédentarisation de tribus s'engageant vers la production céréalière a permis l'émergence des grands archétypes de la Déesse Mère, grâce auxquels la mutation a pu être acceptée par les anciens chasseurs ; comme la révolution de l'écriture a permis l'apparition des Images ancestrales du Roi méhaigné, par lequel s'unirent les tribus indépendantes et autonomes sous le paradigme du monothéisme ; comme la révolution industrielle a permis le retour luciférien de l'homme fait Dieu (mais déjà là, aucune structure intégrative ne facilitait sa domestication, et le porteur de flambeau mit donc le feu au monde) ; la révolution post-industrielle attend toujours les grands mythes ancestraux qui pourront activer et hâter son surgissement. L'état de fixation, de pétrification (alchimique et historique) de l'extrême condition actuelle est liée à l'impossibilité de sortir d'un monde mort parce que personne n'ose ni ne sait donner les clés symboliques qui permettent de *domestiquer* et de faire sien le monde vivant à venir. Le monde contemporain est un monde mort-vivant, zombi à la gueule renversée sur sa tombe, refusant de voir devant lui le miroir tendu de sa hideur, et au delà, les promesses lumineuses de la Renaissance.

6. — C'est donc peut-être dans le plus noir du noir occidental, dans les atomes de sociabilité que sont les tribus urbaines des grandes mégapoles post-industrielles, au milieu des champs d'ordures de ce qui a été consommé, rejeté, recyclé, qu'apparaîtront les clés archaïques plurimillénaires qui permettront l'accès au *Cosmos Technologicon*, en tant qu'il serait la nouvelle configuration, post-moderniste en diable, du *Mundus Imaginalis*

antérieur. Là, les Anges seraient de synthèse ; les Intelligences supérieurs, Artificielles ; les foudres de Zeus, électriques ; et le Goudron, véritablement bitumeux.

7. — La Grande Cité est au cœur de l'enjeu des transmutations de valeurs. L'agrégat d'artefacts industriels qu'elle est encore doit devenir le lieu kratophanique de forces qui ne sont pas surnaturelles, — comme on pourrait s'y attendre avec les référents traditionnels —, ni culturelles, — comme les rationalisations réfractaires s'entêtent à l'affirmer —, mais *surculturelles*. Le *discours magico-urbain* vient compléter la lecture techno-scientifique en laquelle l'efficacité fonctionnelle de l'objet est seule admise, et préconise de porter sur l'espace revisité par la nouvelle révolution technologique de la télématique un regard intégratif car symbolisant.

8. — S'agit-il pour autant derrière cette technologie moderne revivifiée par l'archaïsme ancestral d'un mysticisme d'un nouveau genre, qui n'a plus à faire avec la nature, mais avec l'industrie, qui se soucie moins de Dieu que des petits dieux parleurs dans les objets du quotidien ? Pas moins, car la redynamisation des fonctions imaginatives *via la reconsidération du champ technologique* entreprend de *réhabiliter puis de réhabiter la technique donc de coloniser les nouveaux espaces du quotidien*, peuplés qu'ils étaient d'objets inertes et indifférents, et qui doivent être désormais niches animées, animisées, vitalisées. Le propos n'est donc pas mystique, parce qu'il cherche à énoncer une nouvelle pédagogie par le symbole dont la matière première est bien l'espace et le *territoire à réaménager*. Ultimement donc, le discours magico-urbain, est donc autant *initiatique* (intégration des valeurs actuelles à une expressivité mythique) que *politique* (réaménagement de l'espace de la cité conçu moins selon des normes productives que selon les résonances archétypiques). Il vise moins à faire des saints aux faces renversées vers les cieux que des *citoyens habitant la cité*, la peuplant de mille songes, donc de mille *projets*.

9. — Or, l'espace technologique de la cité moderne est entièrement structuré selon une normativité héritière de son temps, à savoir la fonctionnalité industrielle. Pour le mieux

dire encore, c'est l'économie marchande qui a aplanit les courbes et a rendu *abstrait* l'espace habité. Le processus impérialiste de la croissance entraîne inéluctablement la production capitaliste vers son expansion, au delà de toutes les frontières naturelles, régionales et surtout symboliques, de telle sorte que le lieu abstrait de l'échange de marchandises prend le pas sur l'espace vécu ; il le recouvre, l'unifie et le banalise. Le point d'orgue de cette planification de l'espace marchand, c'est la transformation des territoires de l'intimité en espaces commercialisés par les spectacles médiatiques. Il n'y a plus de havre de solitude où la personne puisse recomposer son psychisme dans un dialogue pacifié avec des objets et des lieux de l'intime rêverie. La famille, les régions secrètes du corps, les nostalgies d'enfance, tout cela est mis en transparence, — *glasnost* —, en surexposition, en macroscopie. L'irruption de l'image médiatique en tant que produit commercial dans les espaces de la qualité dissout leur spécificité, leur particularisme et leur autonomie.

10. — Ainsi aussi de la production technique qui perd la griffe laissée par le tournemain de l'artisan. L'environnement culturel qui fait le monde des hommes par dessus les signatures de la nature n'est plus constitué que de signes reproduits et reproductibles, stéréotypés et banalisés. L'interchangeabilité des espaces technologiques, l'anonymat des grandes zones technologiques, la fonctionnalité déshumanisante des chaînes de montage, tout cela interdit la participation affective et intime à la destinée des objets qui font le quotidien. *L'homme ne participe plus au destin des outils qu'il manipule et l'environnement urbain lui est bientôt indifférent, lui refuse le droit à l'intégration symbolique.*

11. — Ainsi aussi de l'urbanisme, dont l'objectif n'est rien d'autre que de *tenir la rue*, c'est-à-dire d'en faire, par les périphériques, les bretelles autoroutières et les autoroutes de l'information, un *espace d'échange de marchandises* et non pas un *lieu de rencontre entre des individus* qui s'y rechargent et s'y recomposent. Par conséquent, des grandes cités dortoirs aux bureaux informatisés, l'espace est rendu lisse par les normes marchandes, de telle sorte que le citoyen ne peut pas trouver, ni dans son travail, ni dans son intimité, un terrain propice à la réappropriation personnalisée des objets. Son psychisme s'anémie par manque

de sympathie avec son environnement. La rue n'est plus faite pour l'homme et sa rencontre avec ses frères, elle n'est plus centre, carrefour, place de quartier ; elle devient passage pour des flux de marchandises, et est par conséquent désertée des hommes qui y pourraient retrouver les liens associatifs qui les rendraient forts. L'opposition est ainsi démise, sans coercition d'aucune sorte, simplement en rendant les lieux de rencontre anonymes, froids, muets.

Quant aux tentatives faites pour se réappropriier l'environnement urbain et technologique, elles sont marginalisées et vite déconsidérées. Ainsi des taggs, que l'on s'empresse d'associer à des images de régression culturelle, — puisqu'ils sont peints par des *Zoulous*, nos modernes *Apaches* —. Ainsi des réseaux pirates greffés sur des flux informatifs officiels, considérés comme de plaisantes occupations de potaches. Ainsi des détournements et du recyclage des technologies, compris comme d'innocents jeux pour écologiste alternatif. *Or toutes ces entreprises cherchent aveuglément à domestiquer le nouvel environnement technologique, à rendre l'espace post-industriel poreux à l'investissement symbolique moderne.*

L'état de fixation dans lequel stagne la société post-industrielle n'est donc pas simplement un hasard, c'est aussi une *volonté* pétrifiante, organisée par ceux qui veulent faire du réel un espace abstrait, pragmatique, bureaucratisé, déshumanisé. Ce faisant, ils excluent l'homme hors de son monde, en interdisent l'accès, et retardent son adaptation à la nouvelle donne techno-symbolique. Le citoyen perd alors le sentiment de participer au devenir de la cité, puisque cette dernière l'ignore et le broie ; il désaffectionne la cité et perd le sens civique car il se sent étranger sur une *agora* encombré par les ballots de marchandises et désertées des hommes. Le devenir de la cité est alors laissé aux mains des *spécialistes des flux marchands* qui peuvent alors encore plus agencer l'espace à leurs normes marchandes, et repousser toujours plus loin l'épaisseur humaine.

12. — Le véritable danger n'est plus dans les attaques portées sur la laïcité ou sur les valeurs républicaines. Il est à repérer du côté de tous ces agents qui fixent et interdisent la participation symbolique au devenir de la cité en aplanissant la diversité spatiale et

l'investissement affectif dans les télésiences. Il s'agit donc désormais de lutter contre le bureaucratisme déshumanisant et tous les rouages abstraits du pouvoir technocratique. Ce n'est plus seulement le curé qui met en danger la République, *c'est bien le spécialiste techniciste qui mesure la vie humaine à l'aulne de la quantification mécaniciste*. Or il faut justement renverser le rapport, rendre à la technique une échelle plus humaine en facilitant sa domestication. La révolution psycho-cybernétique doit opérer une réappropriation *symbolique* des outils de production. Là où le XIX^{ème} siècle espérait sauver le monde en rendant quasi *physiquement et géographiquement* les outils de production à ceux qui les animaient, le XXI^{ème} siècle doit rendre *symboliquement* les outils à ceux qui les utilisent, afin qu'ils puissent opérer le saut effectif dans un monde moderne avec une âme moderne.

Finalement, le débat ne porte pas ici sur la nécessité d'outils d'intégration symbolique.

C'est une évidence qu'il en faut.

Car il a fallu rêver et méditer sur les blés pour penser la sédentarisation, car il a fallu rêver et méditer sur le ciseau à bois pour penser la déforestation. car il a fallu rêver et penser l'équerre et le compas pour penser l'urbanisation du XIII^{ème} siècle, car il *aurait fallu* rêver et penser l'acier et la vitesse pour penser le XIX^{ème} siècle — âge de *Staline*, étymologiquement, l'Homme de Fer —.

Mais il faut maintenant trouver de nouveaux outils sur lesquels penser les mondes virtuels, le béton, l'image de synthèse et l'informatique. Il ne s'agit pas non plus de faire table rase, car chaque nouvel outil a su intégrer et récapituler en lui les avancées et les innovations techno-symboliques des autres passés avant lui.

Il s'agit donc de proposer une nouvelle caisse à outil par laquelle le monde post-industriel pourra être humanisé.

Satan et les Chemises Rouges

L'ésotérisme et Révolution

1. — Quand l'âme fascinée par les iridescences de la nature crut entrapercevoir en son sein son propre reflet qui l'appelait d'une voix aimante, on la fit boire au Léthé, de telle sorte que, s'unissant à la matière et s'incarnant dans une tunique de chair, elle oublia sa patrie céleste et se crut terrestre. A jamais.

Fi de la question du *pourquoi* de cette gorgée prise au fleuve de l'oubli, qu'il faut laisser le soin de résoudre au sacerdoce. Le devoir du Juste est de retrouver *qui* a fait boire l'âme innocente ? Qui a fait égarer la parole perdue ? Qui continue de faire croire à l'homme qu'il n'est que Mort, lui que les étoiles envient ?

Et quand sera retrouvé le coupable de cette fraude métaphysique, que les usurpés du Plérôme s'unissent pour le renverser de son trône et qu'ensemble ils ouvrent en grand toutes les écluses du Ciel.

2. — La Philosophie Hermétique préconise la Grande Alliance entre l'homme et tous les règnes de la manifestation. Une seule source de vie irrigue toute chose, et, en l'interrogeant, le Théurge retrouve les souvenirs de sa destinée céleste et de son projet suprasensible. Les mancies et les dialogues recomposés avec les êtres immanents à la Nature autorisent cette réminiscence ; ils rendent à l'homme ses centres de vie. Mais pour restaurer le dialogue avec les choses, il faut retrouver à travers elles une Altérité qui doit transcender la rupture et la séparation du sujet et de l'objet.

Au projet magique correspond donc une volonté de conjoindre les apparents opposés, — lui et les choses —, de les réunir dans une seule et même réalité, malgré les obstacles rencontrés sur le chemin. Les textes traditionnels ont communément eu l'habitude de considérer que les représentations duelles de la réalité proviennent de l'excès de l'analyse, qui est le propre de la pensée occidentale et de la méthode

scientifique. Face à la dichotomie entretenue par les modélisations rationalistes, ils proposent la conjonction de la Nature avec l'homme dans de vastes *Naturphilosophien* où l'identification n'est pas confusion mais *coïncidentia oppositorum* ; auquel cas, à l'analytique du *logos* scientifique, Il faut répondre par le nous poétique. Mais fondamentalement, ils esquivent la question des *responsabilités* de la dissociation, parce que leur propos, qui se veut extra-temporel, néglige ce fait essentiel : qu'il n'y a de Tradition une et indivisible qu'à travers les multiples manifestations ponctuelles et dans un *situs* particulier ; de telle sorte qu'il est nécessaire de repenser la Tradition dans le cadre particulier de la Modernité pour trouver une *praxis* concrète et immédiate qui en permette sa révélation.

3. — Or les temps de Fer de la Kâli-Yuga auront été ceux qui auront vu la Tradition *occultée*, alors que les civilisations antérieures auront toujours laissé un espace vacant pour l'expression traditionnelle. De ce fait, la Philosophie Hermétique, devenue occulte, est marginalisée ; et ses sectateurs se retrouvent sur les franges de la normalité, psychologique, religieuse, politique et culturelle.

C'est pourquoi il devient urgent de s'interroger sur les auteurs de cet étouffement de la Tradition qui a été bâillonnée comme jamais elle ne le fut par ce que les guénoniens appellent la *contre-initiation* et la *subversion*. Mais là encore, la tentation paranoïaque est grande qui voudrait partout repérer les éléments qui travaillent à la sape de la Tradition, et croire que le monde entier ourdit un complot contre les derniers sanctuaires. Cette attitude, si elle a le mérite de poser clairement le problème de la Tradition confrontée pour la première fois de sa hiéro-histoire à *des adversaires historiques qui veulent sa disparition*, pêche néanmoins par l'universalité et l'absolutisme de sa critique, de telle sorte que si tout est séditieux et corrupteur, la critique perd de sa virulence parce qu'elle perd sa cible. Ainsi encore du guénonisme qui, s'opère une critique du Monde Moderne, perd de l'acuité en n'opérant aucune hiérarchisation dans les responsabilités de la contre-initiation. Rejetant tout de la Modernité, il perd de sa force, car alors qu'il entreprenait une confrontation de la Tradition à l'Histoire, il cède à la facilité paranoïaque, confond toutes les manifestations de la Modernité avec les instigateurs de la perversion, et perd de sa crédibilité pour analyser les

acteurs particuliers et différenciés de cette corruption généralisée. Il faut donc retourner à une plus subtile analyse des causes de la marginalisation de la Tradition, ne pas hésiter à retrousser ses manches et à s'immerger dans la réalité plurielle du Monde Moderne, pour enfin établir une hiérarchie des responsables, afin de les identifier d'abord, et de les combattre ensuite.

4. — La spécificité de la période agonistique actuelle, c'est que Satan ne gît point dans les zones pénombreuses et incertaines à la limite des mondes, mais qu'il trône et triomphe tant et si bien qu'il est le critère de la normalité. Le vitrail de notre moderne cathédrale consacrée aux messes noires est cathodique, et Satan y brille en majesté, ardent et lumineux.

Nommément, et précisément, il nous apparaît que les errances de la modernité sont causées non par le rationalisme au sens strict, mais par une *raison borgne*, qui a perdu son œil lunaire, et qui aurait dû associer, à la lumière naturelle, la lumière surnaturelle et intérieure — pour dire comme Kirchberger dans sa lettre au Père Mersenne —. L'activité rationnelle n'est pas sécheresse, ni aridité ou manque d'innovation, elle est au contraire, et la démarche scientifique en témoigne, l'activité la plus imaginative, qui ne se satisfait jamais des repos de la pensée. Mais cette noble raison, conquérante, toujours en interrogation, tenaillée par l'incertitude et la soif de savoir est confondue trop souvent avec l'image d'épinal que l'on en garde, cette faculté austère et étriqué, niant la spontanéité et le sens de l'intuition. En vérité, cette sorte de basse-raison existe bien. Elle n'est plus cette activité du psychisme en effort de doute et d'autonomisation ; mais elle est au contraire l'alibi pour une pensée qui refuse l'inconnu, l'incertain et l'aventureux. Une telle raison n'est donc pas critique, car elle ne s'avance pas en *terra incognita* mais au contraire elle travaille seulement à baliser le commun en le sécurisant. De ce fait, cette basse-raison n'a vraiment rien de raisonnable, car elle s'impose *a posteriori* pour justifier d'une stratégie du moindre risque. Elle n'est au fond rien d'autre qu'une peur irrationnelle de l'inconnu.

Cette basse-raison engendre le matérialisme, le scientisme, ou encore l'ordonnancement politique univoque selon les lois édictés par l'Etat ou par la majorité.

Alors, la région mortifère de l'époque moderne, et qui est au cœur du petit théâtre social, c'est l'impérialisme de l'universalisme rationalisant tout, qui fait triompher une nouvelle vision du monde à l'échelle de la planète : vision du monde unique, qui réfute et repousse dans les barbaries irrationnelles ou prérationalnelles toute parole de la différence qu'elle redoute parce qu'elle l'ouvre vers sa propre incertitude. Ce diktat se fait au bénéfice de la même raison qui ordonne et efface les particularismes, les régionalités et les savoirs fractals.

Telle est donc la première raison du fléchissement de la pensée traditionnelle : elle repose dans *la volonté de donner à toute chose un équivalent numérique, quantifiable, soupesable, de telle sorte que se puisse faire l'équivalence entre toutes les différences*. Car lorsque la raison étend sa toile sur le monde, elle doit d'abord pratiquer une réduction des choses particulières à des racines communes, racines communes qui sont idéalement des valeurs chiffrées. Ce faisant, elle universalise bien le monde, mais en même temps elle gomme les reliefs, les particularismes et les diversités irréductibles qui fondent en nature l'épaisseur de l'existence humaine. Ma vie est unique, mais mon vote vaut l'autre ; ma santé est liée à la richesse de mes représentations corporelles, mais l'Ordre des médecins surveille et fait vivre les industries pharmaceutiques ; mes Dieux sont multiples mais l'Eglise évangélise ; ma région a ses sentiers et ses haltes, mais l'Etat a ses autoroutes ; ma vie aurait pu être multiple mais mon numéro d'identification national est unique. Stirner déjà l'affirmait en proclamant le Moi à la face des structures oppressives car normalisantes ; et Guénon ne disait pas autre chose en prophétisant la venue du Règne de la Quantité.

Mais qui pose en dogme ce principe d'applicabilité universelle de la raison normalisante ? Qui défend la basse-raison, qui balise et bétonne, ordonne et encadre ? Qui applique ce moderne principe de quantification de la réalité foisonnante et multiple, désormais rendue plate et sans énigme ? Qui d'autre mieux que l'économie de marché fait l'apologie du chiffre et du calcul rationnel des peines et des joies ? De la même manière que le XII^{ème} siècle a vu le triomphe de l'interprétation uniciste et théologique de la réalité, les XIX et XX^{ème} siècles — libéral comme marxiste — auront voulu tout expliquer par le biais de l'économique, et uniquement par celui-là. Les propagateurs de la basse-raison sont ceux-

là même qui en ont besoin pour numériser le vital : ils sont les marchands, et les bourgeois, ou plus exactement l'*esprit bourgeoisiste*, tel qu'il existe maintenant non plus *comme une classe*, mais *comme une conception totale du monde*.

D'où alors, la critique essentielle qui doit être adressée à l'esprit des Lumières et à l'Aufklärung du XVIII^{ème} siècle : *Que la Révolution Française n'a pas seulement permis l'apparition de la raison, mais qu'elle fut aussi une Révolution bourgeoise, et par conséquent, que la raison énoncée dans un tel contexte ne pouvait être que raison bourgeoise, c'est-à-dire raison ratiocinante, haïssant l'inconnu, et calculant la vie et les risques qu'il y a à survivre.*

La juxtaposition de ces deux thèmes, l'un positif — que la Révolution ait permis l'énonciation des principaux arguments de la noble raison critique et politique ; l'autre négatif — qu'à l'occasion de cette Révolution ait pu apparaître le nouvel imaginaire bourgeois (— ayant récupéré cet *instinct de connaissance* pour en faire le *traducteur monocorde* des mondes —), est la cause du malentendu. Or, *ce n'est pas la raison qu'il faut contester, mais l'usage uniciste qui en fut fait par la suite par le bourgeoisisme.*

L'Esotérisme hésite et s'égaré maladroitement dans ce procès. Ne sachant jamais très bien ce qu'il convient d'attaquer dans cette période qui fonda la Modernité, et s'empressant de jeter le bébé avec l'eau du bain, lançant l'anathème sur trois siècles d'apprentissage politique du raisonnable et négligeant trois siècles d'impérialisme marchand du rationnel.

5. — Mais il est un autre responsable. L'esprit bourgeois, la philosophie bourgeoise a fait du monde une étendue abstraite, où chaque dimension de l'espace en vaut une autre du même volume ; où le temps, uniforme et neutre n'est que la grise matrice à l'écoulement de l'énergie. Ainsi étaient évacuées les muses et les fées, et l'inspiration qui savait nicher au creux des lieux et dans la poussière des instants quelque *Aleph* ouvrant sur l'Indicible.

Mais aussi, depuis la seconde guerre mondiale est apparu une nouvelle donne dans l'économie mondiale. Les besoins des consommateurs étant satisfaits, mais la société marchande ayant toujours besoin de croissance, il a fallu développer des appels et des sollicitations à des *désirs*. Si les besoins — comme chez Epicure — sont vitaux et *nécessaires*

(nutrition, abri, reproduction), les désirs sont *superfétatoires*. Pour autant, la culture commerciale incite à les développer car sans de telles sollicitations superficielles, c'est la fin de la consommation, donc l'arrêt de la croissance et la fin à court terme de tout le système. Mais voici dorénavant qu'aux désirs non nécessaires on ajoute une *sophistication* supplémentaire, de telle sorte qu'à l'acte consommatoire premier, censé répondre aux stimuli du premier désir, s'adjoint une complication supplémentaire dans l'acte de consommation, de telle sorte que s'établit tout un code de recommandations et de tabous d'achats qui quittent carrément la sphère de l'utilitaire pour toucher aux basses manifestations du *fétichisme*. Ce troisième degré de la consommation exprime on ne peut mieux le désastre de la société contemporaine qui, au nom du pragmatisme le plus pur, — pousser au gaspillage consommatoire pour que perdure le système marchand — invoque impérieusement la phantasmisation la plus infantile dans l'acte de consommation, en le liant à des interdits ou des injonctions d'essence religieuse et primitive.

Si les premiers échanges étaient de l'ordre du besoin et de la survie, si les seconds étaient déjà de l'ordre du désir et de l'inutile, les troisièmes sont aujourd'hui de l'ordre de la sophistication et de l'infantile. Les pages de Huizinga sur le puérilisme de la société moderne, — alors que la société archaïque défendait le ludique —, peuvent être tout à fait lues en regard des processus d'incitation à la consommation. L'hystérie euphorique et enthousiaste qui est déployée par les néo-commerçants médiatiques n'a plus rien à voir avec l'éthique rigoureuse et protestante de leurs aïeux. C'est donc que même le monde des morts a une mort.

Ce principe de sophistication des désirs a une conséquence fort simple sur la mentalité de l'esprit contemporain. C'est qu'il ne connaît jamais la sérénité parce qu'il est incessamment à la recherche de ce qui apaisera la soif artificielle éveillée en lui par les sollicitations commerciales. Sommé de trouver le bonheur ailleurs que dans la seule satisfaction des besoins, le consommateur est incité non pas à réfréner et à maîtriser ses désirs, mais au contraire à leur laisser la libre expression, car, dit-on, il trouvera dans l'acte de consommation de quoi répondre à ses attentes. C'est bien sûr ignorer que le «nœud» du désir, son obscur objet, est qu'il demeure fondamentalement insaisissable, et que sa

révélation objective, manifestée sous la forme d'un objet concret débouche sur une déception qui peut être compliquée par un état de confusion entre désirs et réalité. Que le fondement des études freudiennes ne soit pas appliqué à l'acte consommatoire montre bien que les tabous et les choses que l'on ne nomme pas sont souvent les plus évidentes. On imagine donc déjà ce qu'une société qui prétend combler des désirs par l'acquisition d'objets réserve à ses citoyens : elle les entretient dans l'illusion d'un repos de l'âme torturée par des désirs artificiels au bout de la consommation. Mais le désir appelle le désir, et pour écouler de nouveaux produits, il faut aussi de nouveaux désirs. Le cercle vicieux s'accomplit, il va bientôt prendre une forme spiralée descendante quand apparaissent les sophistications des désirs consuméristes.

A ce stade, ce n'est pas même l'*objet* qui prétend répondre aux désirs inventés par l'esprit de commerce et implanté dans la mentalité moderne par la propagande publicitaire, c'est un ensemble de valeurs que l'on prête à l'objet, indépendamment de ses qualités objectives matérielles et vérifiables. Non seulement l'objet n'est plus consommé pour ce qu'il satisfait, pour ce qu'il est ou apparaît, mais pour un ensemble de *vertus occultes* dont il fera bénéficier celui qui l'acquerra. On retrouve ici un schéma magique fondamental, mais la pensée archaïque a su très tôt opérer la distinction entre icône et idole. Car dans la société traditionnelle, ce n'est pas la statue que l'on vénère, mais la puissance qu'elle représente. Cette distinction est opérée dès le premier contact, où, par le rite, l'objet, de profane qu'il était, endosse soudain une charge supplémentaire, une puissance sacrale qui le fait rester l'objet qu'il était, mais le dote en quelque sorte d'une ouverture vers la transcendance. Telle est l'icône orthodoxe qui, par le lumignon qu'on allume devant elle, figure la Vierge tout en demeurant peinture laquée. L'idole est quant à elle un objet qui ne renvoie pas à plus que lui car il n'a pas été intégré dans un schéma rituel. Il demeure indépassable. Les forces qu'on lui prête sont liées à sa nature propre, et non à des puissances dont il est le vecteur et le messager. Le véritable esprit des *vertus occultes* consiste donc à estimer que toute chose peut, par *la rituelisation*, symboliser, et par conséquent ouvrir à un sens supérieur inépuisable.

On comprend ici tout le machiavélisme du Satan en costume de bourgeois, qui a réussi à opérer l'amalgame entre l'adulation primitive de l'acte de consommation sophistiquée, et l'adoration icônique ou la contamination magique. Cependant la consommation sophistiquée ignore tout du rite qui sanctifie l'objet, puisque l'accès à l'objet qui ouvre vers les vertus occultes est possible pour quiconque peut payer, quel que soit son excellence de cœur ; alors que le rite magique permet la sanctification de l'objet et offre les bénéfices de sa manipulation à quiconque possède en lui des qualités d'âme qui en font un officiant habile. La consommation sophistiquée est une usurpation grotesque car là où la contamination magique traditionnelle était opérative grâce aux qualités de cœur du Mage, la contamination magique de consommation s'obtient par l'aisance financière du consommateur.

Le Monde Moderne joue dangereusement à l'apprenti-sorcier, prétend offrir en pâture à ses adorateurs la puissance, le bonheur et la jouissance en pactisant avec une magie qui ne s'ouvre qu'aux hommes riches. La prophétie autour du retour de Mammon l'avait annoncé il y a déjà deux mille ans.

C'est l'économie marchande et libérale qui est à l'origine de la basse raison, laquelle engendre à son tour depuis près de trois siècles la systématisation du monde, l'empaillage de ses elfes et la mise en bière de ses Déesses. Mais ce sont les relais idéologiques médiatiques qui entretiennent les Images et les Mythes des puissances magiques contenues dans les objets désirés, convoités, achetés et dévorés.

L'ésotérisme héroïque qui veut rendre à l'homme son juste destin d'être surangélique — pour dire comme Silésius —, et qui est prêt à se battre pour défendre son héritage olympien a donc maintenant deux cibles de choix, mais elles sont nouvelles, et veules ; et surtout, elles trônent majestueuses au cœur du monde, dans l'*Agora* de la cité des hommes, et tout gravite autour d'elles.

L'acte de Résistance de l'ésotériste d'après-Hiroshima est donc obligatoirement un acte de Résistance politique.

6. — Mais le vieil Esotérisme a eu tant de difficulté à traiter de la course du monde séculier et de l'actualité, qu'il a tant haï et désespéré d'un monde déserté du Sacré, qu'il n'a pu chanceler qu'entre deux attitudes de l'analyse politique : *le renoncement à la question politique ou la guerre ouverte à la réalité sociale inacceptable.*

Dans le premier cas, les grandes figures de l'Esotérisme adoptent une posture commune avec celle des mystiques, qui se détournent du réel social et se perdent et s'égarent dans tous les arrières-mondes métaphysiques qui ne sont qu'échappatoires pour ces hommes du ressentiment que le réel a bafoués, meurtris et humiliés. L'ésotérisme — sorte d'*ésotérisme contemplatif* — n'est ici que l'*ersatz* crypté des églises, refuge pour des âmes qu'incommodent la dureté des temps mais que la fierté ou l'orgueil fait renoncer à la commune dévotion et à la foi du charbonnier. Il faut du baroque dans cette fuite, et l'ésotérisme y répondra. On y trouvera pêle-mêle Saint-Martin, Swedenborg, le second Eliphas Lévy, Papus enfin. Ils renoncent ainsi à ce que la Modernité a de plus beau : la Raison raisonnable, et disparaissent dans les nuées d'un mysticisme qui n'a plus vraiment sa place dans la Modernité.

7. — Dans le second cas, en opposition avec un monde dont ils ne partagent pas les valeurs, et qu'ils veulent renverser, *révolutionner*, d'autres penseurs de la Tradition s'engagent dans un militantisme de la première heure aux côtés des partisans de la contestation du système ; et c'est l'*ésotérisme révolutionnaire*. Leur refus, s'il est fondé, — car la critique du monde moderne est impérieuse et nécessaire —, se fait contre la mentalité et l'attitude bourgeoise, dans l'acceptation la plus large de cette dénomination, telle que nous l'avons rencontrée ci-avant au fil de notre épée. En cela, ils sont plus courageux que les premiers ésotéristes.

Mais le drame est que ces ésotéristes de la révolte, ces insurgés de la Kabbale, ces théurges antibourgeois renoncent en même temps au second terme de la Modernité qui est la *raison raisonnable, au nom de la raison rationalisante*. Ils confondent maladroitement les deux formes de la raison répertoriée ci-avant. Très tôt se débusque alors chez eux, en sus

d'une haine de la bourgeoisie, une vive détestation pour tous les acquis de la Révolution française : Droit de l'Homme, démocratie, citoyenneté responsable.

Il n'y a alors qu'un pas, allègrement franchi, et de nombreuses fois depuis le XIX^{ème} siècle, entre l'ésotérisme protestataire et la pensée de droite puis d'extrême droite. Car il faut oser dire ce qui fait mal ; que, depuis le début de ce siècle, l'ésotérisme sympathise toujours plus facilement avec l'extrême-droite, qu'il lui prépare son lit et lui ouvre les portes. Ainsi de Guénon qui un temps, milita pour l'Action Française ; de Maurras qui travaille un temps à la Rose+Croix avec la bande papusienne ; d'Evola qui s'engage aux services culturels de la SS, de Saint-Yves d'Alveydre dont la Synarchie fut vite récupérée par des politiques de la caste et de la ségrégation sociale et métaphysique.

8. — De telle sorte que, confronté à l'inacceptable de la condition moderne, l'ésotériste ne semble avoir que deux attitudes possibles :

Première attitude : se désengager de la lutte politique, renoncer à rendre le monde supportable pour tous, s'engager sur une voie sacerdotale pour soi. En ce cas, renonçant au monde, il renonce aux atouts, de la Modernité en ce qu'elle apporte de voltairien, de critique salvifique par rapport à l'esprit de mysticisme et de renoncement.

Pour l'avouer franchement, cette attitude était encore valable jusqu'à il y a cinquante ou cent ans, lorsque la terre était seulement labourée par les hommes et pas encore par les bombes, lorsque les petits autels cathodiques n'égrenaient pas journallement les Choses Vraies, lorsqu'enfin la surrationalisation de masse ne s'était pas encore attaquée aux phénomènes spirituels. Car aujourd'hui, les «masques et visages» du spiritualisme contemporain ont pris la forme et l'apparence des véritables foyers initiatiques. Devant un monde en décombres, ses derniers propriétaires pressentant l'apocalypse singent les Eglises, et teintent leur fonds de commerce au mysticisme libéral. Du stage Zen pour les cadres supérieurs au chaman d'entreprise pendant les conseils d'administration, l'esprit libéral et marchand fait l'éloge d'Hermès le Dieu des marchands et baillonne Hermès le Dieu des voleurs.

A telle enseigne qu'il est aujourd'hui impossible d'estimer que l'*ésotérisme contemplatif* puisse encore survivre au-dessus du temps, à l'écart de la Modernité, parce que la Modernité le rattrape, le dévore et l'assimile à son propre organisme.

C'est pourquoi il n'est plus possible de concevoir la seule attitude mystique, non pas pour des raisons philosophiques, mais pour des raisons de tactique et de stratégie de survie, pour que l'*ésotérisme* soit encore le libre sanctuaire de la Tradition, et non l'état des marchands du temple. Le travail de Résistance politique est impérieux, même pour les tenants de l'*ésotérisme contemplatif*.

9. — Seconde attitude : s'engager dans la lutte, mais hélas porter aux deux visages du *Janus bifrons* moderne un coup d'épée qui balafre son côté sombre, nocturne — le *ratiocineur* qui gère sa présence au Monde —, et malheureusement aussi son côté diurne, — l'*être de raison* qui proclame la force sa souveraineté absolue, et les droits de sa personne.

Mais il y a là une grave confusion entre deux aspects de la Modernité qu'il s'agit de distinguer. Le confusionnisme des valeurs de l'extrême-droite est ici aussi en chantier, et la Révolution antibourgeoise qu'elle prône se fait au détriment de l'esprit des Lumières. C'est pourquoi une telle attitude demeure inacceptable, pas seulement pour d'évidentes raisons morales, mais aussi pour des raisons d'honnêteté intellectuelle.

A l'orée de ce siècle d'Horus, dont l'œil est fait pour toutes les éblouissances, fussent-elles des Soleils d'Hiroshima, l'*ésotériste* ne peut plus être l'évêque d'un culte à Mystères, ni l'imprécateur protestataire refusant tout de la Raison, notamment de la Raison politique. Il doit, lui aussi, faire un travail de deuil, de descente et d'examen spirituel, pour reconnaître les limites de ses propres modèles rendus caduques par l'épreuve du temps. Il doit reformuler en des termes clairs et rigoureux la Tradition. Celle-ci doit être toujours aussi urgemment contestataire et révolutionnaire, car aux au-delà dont elle transmet la souvenance par ses mythes, les mythes consommatoires de la bourgeoisie répondent désormais par l'au-delà direct, fusionnel, concret et immédiat de la présence médiatique.

10. — Quoi faire alors dans le champ du politique pour lutter contre ces deux sources de la subversion de la tradition ? La *Fama Fraternitatis* s'était référée au *Trigoneum Igneum*, triangle astrologique favorable formé en 1603 par le Bélier, le Lion et le Sagittaire, dans lequel Kepler allait bientôt observer l'apparition d'une nouvelle étoile dans ce trigone. De tels signes enjoignirent l'esprit Traditionnel à se dévoiler un peu plus sur la scène politique en ce début du XVII^{ème} siècle, et à prophétiser une période de troubles et de grandes mutations politiques et historiques : tels furent les projets réformistes de la première Rose+Croix. C'est donc que la troisième posture que peut et doit prendre l'ésotérisme post-moderne n'est pas sans mémoire ; car il a existé des partisans de l'action politique de l'ésotérisme.

Mais il y a plus que cet activisme ésotériste et réformiste, il y a aussi un ésotérisme de la mutation brusque, de la réforme inopinée, qui refuse, — comme le mouvement protestataire occultiste d'extrême-droite — toute compromission avec la conscience bourgeoise, mais qui sait y adjoindre ce qui lui manque tant : ce respect de la raison souveraine, critique et autonome, celle qui forme et élève des individus dans le Droit de leur propre personne, qui en fait enfin des hommes responsables, dignes et fiers.

Un tel ésotérisme a eu ses noms glorieux, tel Buonarroti, au croisement entre les *Carbonari* et les *Philadelphes*, maître de Blanqui, fondateur avec Babœuf du premier texte communiste, le *Mouvement des Egaux*, pour qui l'extériorisation dans l'activisme politique doit nécessairement prendre racine dans l'initiation intime et personnelle, — ce qui, au passage, conjugue au mieux action et contemplation — ; tels d'ailleurs tous les *Carbonari* qui, au-delà d'une simple discrétion exigée pour leur coup d'Etat, voulurent assurément mettre en avant la structure des sociétés secrètes parce qu'elle fait des Chevaliers de la liberté à partir de simples Soldats de la Révolution ; tel Spartakus Weishaupt, assurément moins sanguinaire que n'a voulu le faire croire l'abbé Barruel ; tel enfin, pour clore abusivement cette liste aimée ; Jollivet-Castelot, l'alchimiste antifasciste et communiste libertaire.

11 — Pour autant, si l'on veut mener à terme cette réflexion, on est en mesure de s'interroger sur le bien-fondé du schéma révolutionnaire. Car Proudhon en personne avait considéré que les modifications profondes touchant à la nature des systèmes politiques pouvaient être opérés par la voie réformiste, et même à travers le parlementarisme de la bourgeoisie qu'il décriait justement. Et les premiers sectateurs de la *Fama Fraternitatis* croyaient aussi aux vents bénéfiques des réformes sur toutes l'Europe s'ils réussissaient à éclairer suffisamment toutes les cours d'Europe en y laissant leurs agents.

Mais, qu'on s'entende bien, la Révolution dont il est ici question n'est pas une Révolution ourdie par les hommes pour en renverser d'autres et s'établir à leur place, ce n'est pas une entreprise terroriste pour briser la ligne de l'Histoire. *C'est plutôt un accompagnement du rythme réel des destinées historiques.* En effet, la Tradition enseigne une vision du monde circulaire, et sa conception du temps est ronde, cyclique. Inspirée de la contemplation du spectacle de la Nature, nourrie d'un savoir sacré qu'elle puise aux sources des grands rythmes cosmiques, elle ne peut pas concevoir le cours du temps autrement que circulaire. Par conséquent, on est en mesure d'affirmer que la *Révolution* ici prônée n'est pas une agression ou une violence faite au cours des choses, mais qu'elle est le devenir normal de toute manifestation qui suit son alternance régulière de diastoles et de systoles. C'est pourquoi cette *Révolution Mythique* est un *accompagnement* du cours naturel des choses, et paradoxalement, elle ne fait pas violence aux lois du devenir des sociétés humaines, parce qu'elle se contente d'imprimer son mouvement en suivant celui de ces dernières. Car le devenir des sociétés humaines n'échappe pas lui non plus à ces grands Ages de renversement de valeurs où, lorsque la courbe est parvenue à son niveau le plus bas, elle entreprend tout soudain sa phase de remontée. Comme il est une Révolution dans le cours des Astres, il en est une autre dans la vie des hommes, mais ceux-ci sont laissés libres ; libres de s'opposer au cours naturel des choses, de freiner l'évolution et d'engendrer, par choc-en-retour, nombre de congestions et de nœuds de douleur ; ou bien au contraire d'y participer activement et sereinement, en s'opposant à toutes forces aux puissances de la réaction.

12. — On aura compris que la *Révolution Mythique* dont il est ici question ne s'origine pas dans les structures économiques, mais dans une antériorité que nous préférons placer au cœur même de la personne, dans la réalité de sa sensibilité imaginative. On sait en effet que le psychisme conscient n'est que la partie émergée d'un océan qui enfle et oscille au gré des valeurs symboliques et mythologiques sollicitées. Or, dans le registre du mythe comme dans celui du songe ou de la rêverie, le temps est réversible, l'enfance peut être atteinte dans l'instant, la mort n'est pas une fin mais un recommencement. Pour preuve les contes de fées et la vie des symboles qui cultivent cette vertu de la métamorphose, du polymorphisme et du transformisme, où rien ne conserve d'apparence définitive, où ce qui est mort revit, où ce qui est infime contient un infinie puissance. *C'est pourquoi, l'organisation politique, aussi rationalisée qu'elle soit, demeure malgré tout modelée et soumise à ces grands flux inconscients de l'imaginaire humain qui obéissent aux principes de cyclicité et de circularité.* Et les principes mythiques du psychisme humain obéissent à des lois de mutation et de renversement, de telle sorte que toute activité humaine qui prétend, — comme la politique —, pouvoir se perpétuer sans se soumettre à elles encoure de vifs dangers. Ces principes de circularité et de métamorphisme mystiques s'incarnent dans les rites sociaux, par exemple à travers ces grands moments de la réversibilité temporelle que sont les carnivals, les fêtes solsticielles, ou encore les Révolutions politiques. Il disent là à mots couverts qu'ils agissent comme des efficaces et qu'ils orientent la société humaine selon un cours qui n'est plus celui de la régularité gestionnelle et planifiable. Or, plus rien, dans notre société de contrôle ne laisse le champ libre à ces forces révolutionnaires mythique. A l'ésotériste, parce qu'il connaît le secret des âmes, de forcer les mâchoires de la bête pour y laisser du jeu, que s'y introduise le hasard et la permutabilité qui est le sel de la vie. A lui non pas d'opérer une rupture dans le cours des événements humains, mais d'utiliser cette réalité de la *Révolution Mythique* comme moteur des grands spectacles sociaux et politiques. Ce faisant, il ne s'oppose pas au devenir des cités des hommes, mais il dispose d'un outil optimal pour effectuer les modifications morales exigées par la situation.

A ce titre, il lui est donc loisible de battre en brèche la raison bourgeoise qui quantifie et aplanit la réalité, en utilisant l'artifice de la Révolution Mythique et ce sentiment qui gît

en chaque cœur d'un Recommencement et d'une Rénovation, d'une Régénérescence toujours possible.

Par conséquent, et c'est là l'essentiel, le principe révolutionnaire ici défendu ne repose pas sur la préparation de la grande Révolution qui, en une fois, doit pouvoir faire éclater les ordres anciens et promouvoir un monde en repos, pacifié avec lui-même. L'ésotérisme révolutionnaire dont il est ici question préconise *la multiplication d'instantanés révolutionnaires*, car en multipliant les occasions de *revenir à l'origine*, — ce qui est la définition même de la Révolution depuis que le concept a été lancé par l'Astrologie traditionnelle —, on multiplie, dans le réseau de la profanité désespérante, des lieux et des instants favorables où le sentiment de retrouver la félicité pré-adamique est ressenti précisément. C'est assurément ici la grande différence d'avec le marxisme, car il ne s'agit pas d'une seule grande Révolution qui prépare à l'Ere du bonheur, mais *c'est dans ces instants révolutionnaires, lorsque le Temps se renverse et que l'instant se fait métaphysique que se conquiert l'intimité avec les Dieux et l'accession enthousiaste au Divin*. L'exercice révolutionnaire est incantatoire en ce qu'il permet de briser la temporalité profane et de faire resurgir ce temps du tout-possible et de l'inversion qui rendra à la communauté, dans une immédiate actualité, un contact vivifiant avec la source mythique.

Qu'importe alors les propositions de politique concrète qui sont suggérées, car toutes ces étapes sont à la périphérie des centres de la vie sociale que l'ésotériste révolutionnaire cherche à guérir et à revivifier. En travaillant concrètement à déclencher le sentiment *révolutionnaire*, par la récitation mythique, par le rite magique qui redit les origines et les met en scène, — sur la scène sociale —, l'ésotériste offre à ses concitoyens l'incalculable cadeau d'une fusion rendue possible avec *l'illo tempore*. C'est donc que l'ésotériste révolutionnaire ne veut pas faire du passé table rase, mais qu'il veut *corriger les rythmes sociaux en les accordant discrètement aux premiers rythmes mythiques qui font pulser les cœurs*. Pour cela il ne faut pas casser la ligne d'harmonie, mais seulement la rendre perméable à une fréquence nouvelle. La multiplication de ces moments d'accalmie rythmique dans le cours social facilite alors le traitement des difficultés car les énergies ainsi sollicitées s'enracinent dans la vérité de la substance mythique de la nature humaine.

Pour le dire encore autrement, cet ésotérisme révolutionnaire ne cherche pas à préparer un unique Grand Soir, mais travaille à multiplier les éclipses.

L'ésotérisme révolutionnaire ici théorisé n'est pas qu'un devoir moral contre l'ignominie du monde bourgeois, c'est aussi une injonction faite à tous ces psychismes meurtris et violentés par une réalité horizontale d'où est bannie toute profondeur, tout mutation, tout polymorphisme, c'est aussi un appel et une injonction qui leur souffle :

— Soyez ce que vous êtes, de grands oiseaux de feu, des Phénix qui n'arrêtent pas de naître et renaître ! Et que nulle chaîne ne vous retienne au sol quand vient la saison des migrations !

Puis sortant du bois, tenant d'une main son fusil et brandissant son poing vers les cimes, il montrera, triomphant, les cerisiers embellis par les riches bouquets de fleurs blanches...